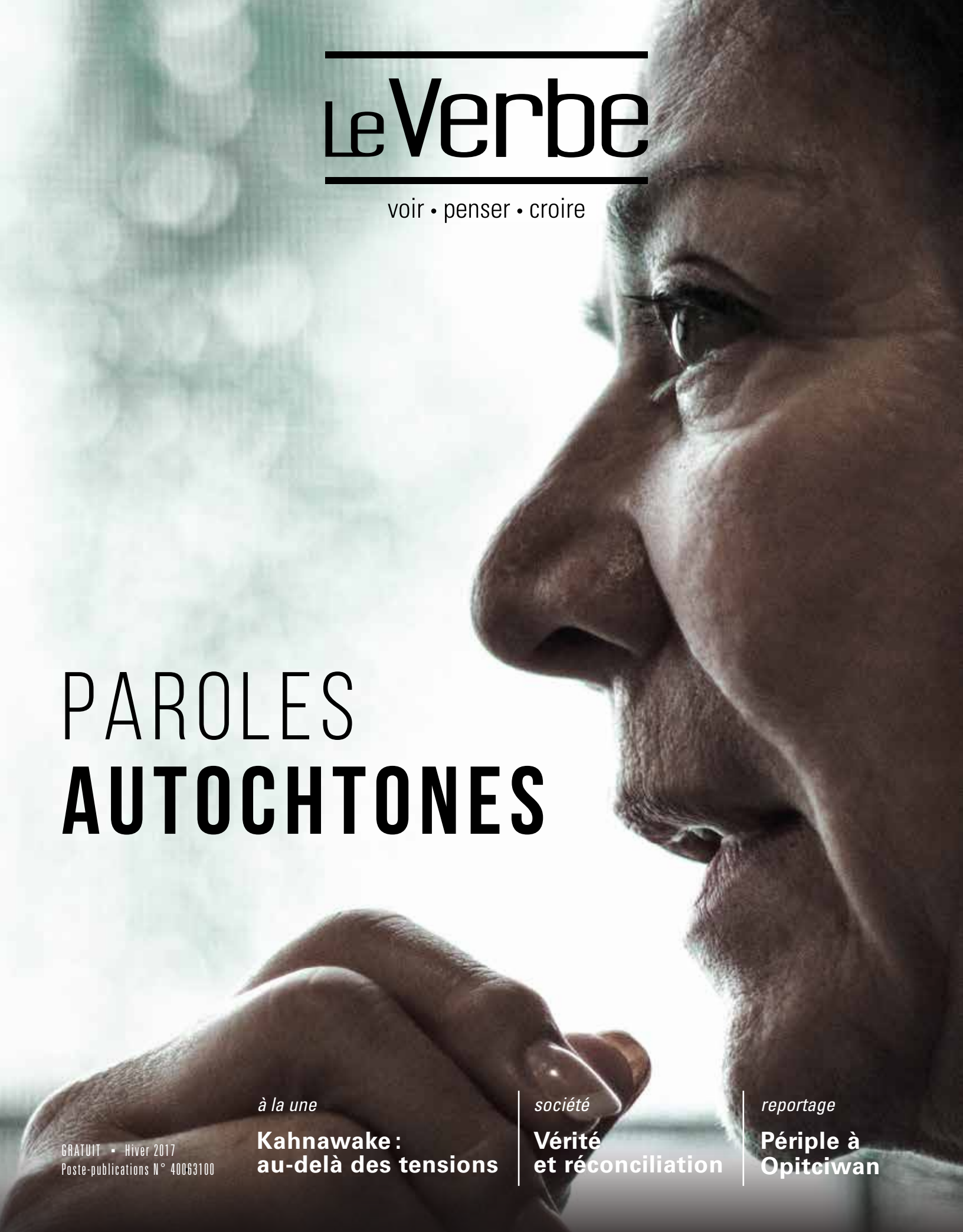




Le Verbe

voir • penser • croire

PAROLES AUTOCHTONES

à la une

**Kahnawake :
au-delà des tensions**

société

**Vérité
et réconciliation**

reportage

**Périple à
Opitciwan**

GRATUIT • Hiver 2017
Poste-publications N° 40063100



*« Au commencement était le Verbe, et le Verbe
était en Dieu, et le Verbe était Dieu.*

Il était au commencement en Dieu.

*Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait
rien de ce qui existe.*

*En lui était la vie, et la vie était la lumière
des hommes.*

*Et la lumière luit dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont point reçue.*

*La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout
homme, venait dans le monde.*

*Le Verbe était dans le monde, et le monde
par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.*

Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

*Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi
nous, et nous avons vu sa gloire, gloire
comme celle qu'un fils unique tient de son
Père, tout plein de grâce et de vérité. »*

– Jean 1,1-5.9-11.14



DIEU

N'EST PAS INDIFFÉRENT

La petite Émilie voit le jour à Montréal en 1800. L'enfant perd sa mère à l'âge de quatre ans. Puis, dix ans plus tard, son père décède aussi.

À 23 ans, elle épouse Jean-Baptiste. Les deux premiers fils du couple ne vivent qu'une saison avant de mourir. Le troisième enfant naît en octobre 1826. Un an plus tard, l'époux d'Émilie rend son dernier souffle. L'automne suivant, son dernier fils, âgé de 21 mois, décède à son tour.

Job

Si le livre biblique de Job est un récit qui n'a rien d'historigue, l'histoire d'Émilie Tavernier-Gamelin, elle, est belle et bien arrivée. Mais elle ne s'arrête pas ici.

Complètement atterrée par ces deuils à répétition, elle reçoit de son directeur spirituel une image de Notre Dame des Sept Douleurs au pied de la croix.

Veuve et mère éprouvée, Émilie communie aux souffrances de la Vierge et aux souffrances de son Fils. Elle commence rapidement à accueillir dans sa maison les veuves, les orphelins et les pauvres de Montréal.

Son œuvre, connue aujourd'hui sous le nom des Sœurs de la Providence, croît rapidement et, en quelques années, se répand partout dans le monde.

Bienheureuse

En 2001, le pape saint Jean-Paul II a reconnu la vertu et l'intercession de mère Gamelin. Elle est désormais présentée au peuple des fidèles comme bienheureuse.

À une époque où les marchands de bonheur vendent leur recette miracle et leur combiné *fitness-yoga-oméga-3*, la béatitude d'Émilie Gamelin est un véritable contrepoids à la culture ambiante. La félicité ne consiste pas en une absence de malheurs ni en une négation de ceux-ci en s'enfonçant dans le divertissement.

La vie d'Émilie, l'œuvre immense qui a pu jaillir de ses mains pleines de larmes seraient impossibles sans cette croix – lieu de souffrance incompréhensible –, où son Seigneur l'attendait pour l'épouser.

Heureux ceux qui pleurent...



Dans ce numéro de la revue *Le Verbe*, outre le dossier fascinant sur les Premières Nations (p. 12 à 41), vous trouverez un très beau témoignage de **Sarah-Christine Bourihane**. Elle y raconte comment son voyage de noces, à priori désastreux, lui a permis de goûter à l'amour de Dieu d'une manière inattendue.

Je porte aussi à votre attention le texte du frère **Simon-Pierre Lessard**, qui poursuit sa série d'exploration des apparitions mariales. Il nous présente, cette fois-ci, l'Immaculée Conception apparue à Lourdes. J'en retiens cette phrase toute simple, mais ô combien convaincante: «Les miracles [...] sont pour nous une preuve supplémentaire que Dieu n'est pas indifférent au sort des hommes» (p. 62). ■

3 Édito
**Dieu
n'est pas
indifférent**

Antoine Malenfant

8 Dans une paroisse
près de chez vous
James Langlois

La langue
dans le bénitier
Pascale Bélanger



9 Monumental
Pascal Huot

11 Courrier

DOSSIER

AUTOCHTONES

12 Passer le crachoir
Antoine Malenfant

14 Reportage
**Du côté
des « Indiens »**
Brigitte Bédard



20 Société
**Missions
et rémission**
Yves Casgrain

26 Prière
Kateri Tekakwitha
Jacques Gauthier

28 Portrait
**Le dialogue
fait chair**
Yves Casgrain

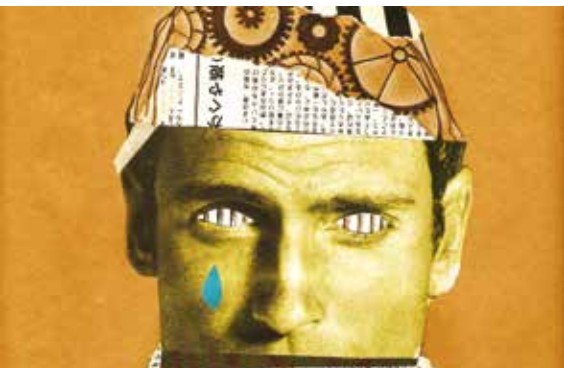
30 Reportage
**Là où le courant
du détroit est fort**
James Langlois

40 Suggestions
La rédaction



41 Boussole
Saint Jean-Paul II

42 Nouvelle littéraire
Deux sceptiques
Michaël Fortier



48 Réflexion
Après l'effondrement du monde
Sophie Brouillet

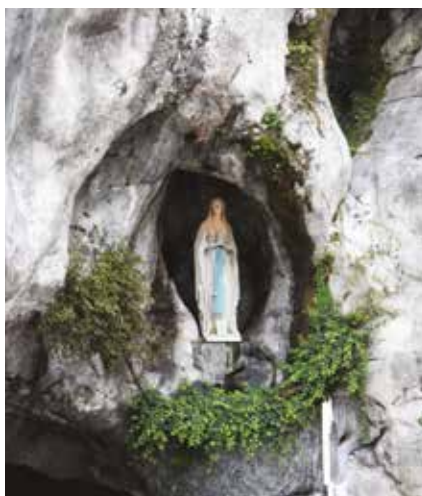
53 Carnets
Paralysies nuptiales
Sarah-Christine Bourihane



57 Cathostyle
Brouiller les pistes?
Estelle Cloutier

60 Iconostase
«Par lui, tout fut créé»
Jacynthe Allard, fmj

62 Apparitions
Inconcevable conception
Frère Simon-Pierre Lessard



70 Dans les draps
Aime, danse et fais ce que tu veux !
Alex Deschênes



74 Bloc-notes
L'esprit souffle où il veut
Alex LaSalle

76 Bouquinerie

77 Artisans

78 Mosaïque

82 Prochain numéro

Ce magazine utilise la nouvelle orthographe.

dernièrement sur
le-verbe.com



ÊTRE MÉCONNU DES HOMMES

par Alex La Salle

De Simon Leys (1935-2014), on connaît peut-être quelques titres (*Les Habits neufs du président Mao*, *Ombres chinoises*, *La forêt en feu*, *George Orwell ou l'horreur de la politique*, *L'ange et le cachalot*, *Protée et autres essais*, *Les naufragés du Batavia*). Mais peut-être pas. Et peut-être pas Simon Leys non plus.



TU NE TUERAS POINT

par frère Simon-Pierre Lessard

Tu ne tueras point (intitulé *Hacksaw Ridge* au Québec) est le dernier film de Mel Gibson... et son premier après 10 ans d'attente. Une attente qui nous vaut probablement le meilleur film de l'année et le meilleur film de guerre de tous les temps.



UNE NUIT EN PRISON

par Valérie Laflamme

Au réfectoire, j'aperçois une photo d'époque. Tous les prisonniers sont assis dans ce qui semble être une chapelle. Un prêtre ensoutané les regarde de haut, l'air autoritaire. J'en profite pour questionner André [nom fictif] à ce sujet. Il nous apprend que la messe était obligatoire chaque matin. Celui qui s'en absentait n'avait pas droit au petit déjeuner.

DON POUR SOUTENIR LA MISSION



FORMULAIRE D'INSCRIPTION

NOTRE MISSION

Soutenir l'Église catholique dans la nouvelle évangélisation en créant des contenus inspirants pour tous les médias et en regroupant les personnes que cette mission intéresse.

NOS PROJETS PRINCIPAUX

- Une revue livrée gratuitement sur demande.
- Un magazine distribué sur la place publique.
- *On n'est pas du monde*, émission de radio hebdomadaire.
- Un blogue ouvert sur le monde.

DEVENIR PARTENAIRE DU VERBE

Don ponctuel

☐ 60 \$ ☐ 100 \$ ☐ 500 \$ ☐ 1 000 \$ ☐ Autre: _____ \$

Don mensuel par prélèvement automatique (Visa ou MasterCard). Vous pourrez modifier cette contribution ou y mettre fin en tout temps.

☐ 10 \$ ☐ 25 \$ ☐ 50 \$ ☐ 100 \$ ☐ Autre: _____ \$

☐ Je désire recevoir un reçu officiel (60 \$ et plus).
Qui, à moins d'avis contraire, vous sera envoyé en janvier.

N° d'enregistrement de notre organisme sans but lucratif : 13687 8220 RR 0001

MODE DE PAIEMENT

☐ Visa ☐ MasterCard ☐ Chèque ou mandat Total: _____ \$

N° carte: _____ exp.: _____

Signature: _____

À TITRE INDICATIF

Don	Crédit d'impôt**	Cout réel du don après crédit
60,00 \$	21,00 \$	39,00 \$
100,00 \$	35,00 \$	65,00 \$
500,00 \$	229,00 \$	271,00 \$
1 000,00 \$	494,00 \$	506,00 \$

** Selon les taux du fédéral et du Québec 2015. Source: Agence de revenu du Canada

Voulez-vous recevoir ou continuer à recevoir les publications complémentaires* suivantes ?

Le Verbe

Oui Non

Le Verbe

- 84 pages (Initiales) _____ par la poste
- 4 numéros par année
- Distribué aux abonnés (Initiales) _____ par courriel

Magazine Le Verbe

Oui Non

Magazine Le Verbe

- 20 pages (Initiales) _____ par la poste
- 4 numéros par année
- Distribué en présentoirs et aux abonnés (Initiales) _____ par courriel

*Les formats 84 pages et 20 pages ont des contenus différents.

Nom _____

Organisme ou société _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Tél. _____

Courriel _____

Date de naissance (JJ/MM/AAAA) _____

Signature _____ (obligatoire)

Date (JJ/MM/AAAA) _____ (obligatoire)

Commentaires: _____

Le Verbe

1073, boul. René-Lévesque Ouest, Québec (QC) G1S 4R5
Tél.: 418 908-3438 • www.le-verbe.com

Dans une paroisse
près de chez vous



La langue
dans le bénitier



Sortir de chez toi

Si vous habitez dans le diocèse de Québec, dans un sous-sol d'église près de chez vous se déroulent des soirées adressées aux jeunes de 12 à 17 ans. Le but de ces soirées, qui existent depuis quelques années déjà : offrir aux jeunes un environnement pour grandir dans leur foi en Jésus Christ, fraterniser, intégrer la communauté, s'engager et témoigner.

Après un temps d'activités sportives ou artistiques, les jeunes sont invités, croyants ou non, à assister au *show* de formation chrétienne. Il s'agit d'une catéchèse annonçant les fondements de la foi dans une formule audiovisuelle et narrative captivante.

Ces soirées ont fait des p'tits et se propagent maintenant dans plusieurs paroisses.

Pour plus d'informations :

Guylain Roussel, répondant diocésain pour
« Sortir de chez toi ».
418 688-1211, poste 336
guylain.roussel@ecdq.org

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

Rentrer au bercail

À l'origine, « rentrer au bercail », que nous entendons souvent comme une invitation à revenir à la maison ou encore à retourner dans son pays natal, était une expression employée exclusivement dans un contexte religieux.

« Bercail », du latin populaire *berbicalix*, vient de *berbix* « brebis ». Rentrer au bercail signifie donc simplement retourner à la bergerie. On reconnaît ici la parabole du Bon Pasteur. Dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, on retrouve le thème du Dieu pasteur qui fait paître son troupeau au lieu de profiter du lait et de la laine de ses brebis. Et parce que le pasteur doit avant tout s'occuper de son troupeau, il prend soin de les rassembler *toutes*.

« Lequel d'entre vous, s'il a cent brebis et vient à en perdre une, n'abandonne les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour s'en aller après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ? » (Lc 15,4).

Pour les brebis, retrouver leur berger est nécessairement synonyme de sécurité et de paix. « Je chercherai celle qui est perdue, je ramènerai celle qui est égarée, je panserai

celle qui est blessée, je fortifierai celle qui est malade [...] » (Éz 34,16). En d'autres mots, rentrer au bercail signifie retrouver la maison du Père, là où l'abondance et l'amour règnent. L'enfant prodigue l'expérimente sans demi-mesure : dès son retour, son père, qui l'attendait, l'embrasse tendrement, le fait revêtir les plus belles étoffes et commande un festin de veau gras.

Bien que l'expression « rentrer au bercail » ait pu être entendue traditionnellement comme une prescription morale ou moralisatrice (retrouver « le droit chemin ») ou une « conduite honnête », rappelons-nous surtout la grande miséricorde qui se cache derrière cette invitation : retrouver le bercail de Jésus Christ signifie retrouver celui qui panse nos blessures, celui qui fait fi de tous nos manquements et qui nous donne tout.

« Et quand il l'a retrouvée, il la met, tout joyeux, sur ses épaules et, de retour chez lui, il assemble amis et voisins et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi, car je l'ai retrouvée, ma brebis qui était perdue ! » » (Lc 15,5-6).

Pascale Bélanger
pascale.belanger@le-verbe.com



SAINTE-GENEVIÈVE DE BERTHIER

Avec son immense façade qui impose sa monumentalité, l'église Sainte-Geneviève de Berthier, dans Lanaudière, présente un intérêt patrimonial indéniable par sa valeur architecturale, en plus d'être la plus ancienne église du diocèse de Joliette.

Pour remplacer la première église datant de 1724, devenue trop petite, les paroissiens, sous l'influence du seigneur de Berthier James Cuthbert (vers 1719-1798) et avec l'approbation de M^{re} Jean-Olivier Briand (1715-1794), décident de construire un nouveau lieu de culte selon le plan jésuite, c'est-à-dire avec des chapelles latérales extérieures. Les travaux débutent en 1782, et l'église est bénie le 22 août 1787. Elle est implantée en retrait de la voie publique au cœur du noyau villageois, faisant face au fleuve.

En 1812, on remplace le clocher central par l'ajout, en façade, des deux tours légèrement en saillie, surmontées de clochers à deux lanternes. Puis, en 1819, le pignon central est rehaussé à la hauteur des tours pour y construire une niche qui accueille la statue de sainte Geneviève.

Au fil des ans, l'église subit également quelques travaux d'agrandissement, l'ensemble terminé créant cette impression de grandeur que l'on ressent encore de nos jours.

L'intérieur s'admire comme un musée, notamment grâce aux œuvres conjointes des sculpteurs Amable Gauthier (1792-1873) et Alexis Millet (1793-1869) et aux tableaux du peintre Louis Dulongpré (1759-1843).

L'église et son emplacement ont été classés respectivement monument et site historique en 2001. Ce lieu de culte catholique en pierre avec sa façade-écran d'inspiration néoclassique est un important témoignage du type d'architecture traditionnelle qui avait cours à l'époque et des transformations couramment effectuées sur les églises des 18^e et 19^e siècles pour répondre aux besoins des paroissiens et les mettre au goût du jour. ■

L'APPROCHE AVIVIA



Simplifier le processus d'achat de vos armoires de cuisine tout en vous permettant de participer à votre projet : voilà notre approche.

- Armoires en kit, assemblées ou non, de la largeur précise dont vous avez besoin
- Installez-les vous-même ou laissez notre équipe le faire pour vous
- Visualisez nos produits et nos prix en ligne et planifiez votre budget à votre rythme, selon vos besoins
- Convient tant aux clients résidentiels qu'aux promoteurs immobiliers

Des options écologiques, une qualité toute québécoise et un accompagnement personnalisé : visitez notre site web afin de découvrir l'approche Avivia.



MAGASINEZ VOS ARMOIRES
DE CUISINE EN LIGNE SUR
AVIVIA.CA



418 365-7821
Armoires AVIVIA
20, route Goulet
Saint-Séverin (Québec) G0X 2B0

Salutations d'Algérie

[NDRL: En réponse au photoreportage «Au cœur de Tibhirine», de Sarah-Christine Bourihane, numéro de juillet-août-septembre 2016.]

Je voulais vous remercier pour l'article que vous avez fait paraître dans la revue *Le Verbe*. Je suis le responsable du monastère de Tibhirine depuis 15 ans. Je tenais à vous remercier pour le texte et les photos, mais aussi de faire connaître le message de fraternité des moines de Tibhirine au Canada.

Bonne suite et amitiés.

Jean-Marie Lassausse, Algérie

Un indéfectible soutien

Votre revue *Le Verbe* intéresse d'une page à l'autre. Elle présente des documents toujours marqués de la Présence de Dieu, de la vérité de l'Évangile!

Je fais de mes prières et sacrifices le soutien moral à vos œuvres, qui sont d'une importance évidente pour un monde meilleur.

Léo-Paul Cloutier, La Prairie

Abonnée multimédia

Quelle belle publication! Félicitations aussi pour cette émission de qualité que j'écoute à Radio Galilée: *On n'est pas du monde*.

Louise Mathieu, Beauceville

L'équipe du tonnerre!

Bravo à vous tous pour votre émission *On n'est pas du monde* (et votre équipe) hors de l'ordinaire! Des sujets dignes de mention et une équipe digne d'être entendue (et lue) par un plus grand auditoire, de jeunes et de moins jeunes!

J'ai particulièrement aimé les propos de Francis Denis [NDLR: chronique du 21 novembre 2016 sur l'identité de l'Église catholique] sur un sujet mal traité, mal compris ou mal aimé... Il a su démêler le tout et donner la bonne ligne de conduite pour définir notre identité chrétienne...

Je n'en ai lu qu'un (vieux) numéro jusqu'à maintenant, mais ça ne s'arrêtera pas là! Vous avez une équipe géniale pour «réveiller» et orienter le monde d'aujourd'hui.

D'une agente de pasto, qui écoute religieusement Radio VM!

Marie-Claude Coupal, Montérégie

Gagner le million?

Un immense «merci» pour le magnifique présent. Certaines personnes diront: «Avez-vous donc gagné le million?»

[Avec les publications gratuites, vous faites] connaître l'Évangile en rejoignant les périphéries, comme le dit le pape François. Je vous félicite!

Marie-Denise Labrecque, religieuse de Jésus-Marie

Merci de votre message encourageant! Concernant le million, sachez que nous ne l'avons pas gagné. Nous comptons exclusivement sur la Providence, dont les ressources sont sans limites. Ainsi, nous nous assurons que la mission que nous accomplissons est bel et bien soutenue par le Seigneur.

La rédaction

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

PASSER le crachoir

Les questions autochtones prennent une place croissante dans les fils de nouvelles... et c'est très bien ainsi.

Mais soyons honnêtes, la plupart de ces nouvelles sont dures. Très dures. Elles montrent des réalités sociales et économiques parfois insoutenables.

Sans compter qu'avec la complexité des enjeux, la multiplication des revendications et l'hétérogénéité des Premières Nations concernées, le commun des mortels en perd facilement son latin.

Comment une revue catholique peut-elle faire un dossier sur les Premières Nations sans verser dans la victimisation, la défense ou la révision historique?

Suivant le conseil de saint Philippe Néri, l'équipe de rédaction a décidé de se méfier d'elle-même. C'est pour cette

raison qu'au lieu de prendre la parole sur la question nous avons choisi de laisser le bâton de la parole aux principaux intéressés.

Bref, nous leur avons passé le crachoir. Et nous avons trouvé, dans leurs propos, une espérance inattendue.

Puisse la salive de Joe, de Christine (**Brigitte Bédard**, p. 14), d'Annie, de Larry (**James Langlois**, p. 30), de Marie-Laure (**Yves Casgrain**, p. 28), mêlée à la terre héritée de leurs aïeux et transmise à leurs enfants, puis appliquée sur nos yeux bouchés, nous aide à y voir plus clair. ■

Antoine Malenfant: Marié et père de famille, Antoine est diplômé en études internationales, en langues et en sociologie. À la tête de l'équipe de rédaction du *Verbe* depuis 2013 et directeur artistique de la publication, il anime chaque semaine, depuis septembre 2016, l'émission radiophonique *On n'est pas du monde*.



NATIONS

- Abénaquis
- Algonquins
- Attikameks
- Cris
- Hurons-Wendats
- Innus (Montagnais)
- Inuits
- Kanienkehaka (Mohawks)
- Malécites
- Micmacs
- Naskapis

Source : www.autochtones.gouv.qc.ca

DU CÔTÉ DES « INDIENS »

C'est la première fois que je viens à Kahnawake, et vu d'ici, même s'il pleut, je trouve que le fleuve est vraiment beau. Même Montréal est belle. Et puis, on voit aussi le pont Honoré-Mercier, là-bas...

Christine aussi regarde le fleuve, mais au lieu d'afficher un sourire de contentement, elle se mordille nerveusement les lèvres. Elle se retourne, me fixe droit dans les yeux – qu'elle a plus noirs encore que ses cheveux – et me lance sèchement: «Ce n'est pas sans raison que le gouvernement a décidé de construire la voie maritime de *notre* côté plutôt que du côté de Lachine. Ici, du côté des *Indiens*, ça coûtait moins cher, j'imagine...»

Fondue, ma petite risette. C'est donc ça le grand mur que je vois devant, tout le long de la rive... La voie maritime a été creusée le long des berges de la réserve. Bon. Vu comme ça. «C'est depuis quand, ce mur?»

«Depuis 1957. C'est tout notre mode de vie qui s'est envolé cette année-là. Finis la vie sur le bord de l'eau, les rassemblements, les feux, les fêtes, les prières,

la pêche. C'est – encore! – un autre bout de territoire en moins...»

La guerre des clans

Officiellement, Christine Zachary est une des chefs élus du conseil de bande de Kahnawake. Je dis «officiellement» parce que ce n'est qu'à partir des environs de 1870 que les chefs sont élus à Kahnawake – une proposition du gouvernement fédéral pour instaurer la démocratie dans un peuple qui, depuis ses origines, a toujours nommé ses chefs. Cette proposition, pour plusieurs ici, n'est qu'une autre manœuvre pour s'immiscer dans les affaires des Mohawks. «Mais ça, c'est un autre dossier!» soupire Christine.

Il y a bien des dossiers ici. Ceux qu'on appelle les traditionalistes n'ont jamais accepté ce processus démocratique, et ils ne ratent pas une occasion de le



laisser savoir. D'autres, sans être *trad* pour autant, préfèrent ne pas avoir d'étiquette et se demandent simplement pourquoi ces «élus» ont pris le titre de chefs...

Le dossier territorial est assurément le plus ancien et le plus litigieux de tous. Sur celui-là, *trad* et autres s'entendent plutôt bien.

«Et pour l'avenir?» Les yeux noirs de Christine s'allument: «Un grand musée! Un musée qui raconterait notre histoire, l'histoire des Mohawks... J'ai de belles idées pour ça. Les gens pourraient venir pour en apprendre, et peut-être nous voir autrement... Il y a tant de choses que les gens ne savent pas sur notre histoire.» Par exemple? «Eh bien, la tragédie de 1907. La perte de 33 de nos hommes, tous pères de famille, lors de l'effondrement du pont de Québec. Combien on a souffert

de cette perte: 33 hommes pour une petite réserve de 9 000 personnes, c'est énorme! Après ça, on a décidé de ne plus jamais envoyer tous nos hommes sur un seul et même chantier.»

Deom contre Deom

Un homme aux longs cheveux blancs, coiffé d'une casquette de «Warrior» et d'un collier du clan de l'Ours entre en trombe et s'arrête subitement: «Oh! tu es là...», dit-il en voyant Christine assise devant moi.

C'est Joe Deom, un des «traditionalistes» de Kahnawake qui, selon le bon curé du lieu, le père Vincent Esprit, hésiterait peut-être à me parler étant donné que je suis catholique et que – pire encore – j'ai la fâcheuse idée d'être journaliste. Ni l'un ni l'autre, ici, n'a bonne presse...

La tragédie du pont

Le 29 août 1907, après quatre années de construction, le pont de Québec s'effondre dans le fleuve. Une centaine de travailleurs s'y trouvent : 76 sont tués, dont 33 sont des travailleurs Mohawks de la réserve de Kahnawake. Ils sont enterrés à Kahnawake sous des croix faites de poutres d'acier. Depuis toujours, les Amérindiens sont embauchés pour les constructions en hauteur, car, dit-on, ils n'ont pas le vertige. Ils ont contribué à la construction de centaines de gratte-ciel au Canada et aux États-Unis d'Amérique. (B. B.)

Je n'ai même pas le temps de lui dire bonjour qu'il avertit Christine qu'il attendra qu'elle finisse l'entrevue. «Après, c'est mon tour», laisse-t-il tomber avec un air un peu bourru. Lui aussi a l'air plutôt dur. Christine lui fait signe que c'est d'accord, contrariée on dirait.

«Où est la petite?» lance-t-elle avant que Joe sorte de la pièce. Il se retourne, le visage totalement transformé, presque lumineux, et j'oserais même dire transfiguré.

Il lui répond qu'elle est à la garderie, mais la conversation se poursuit en mohawk, alors je perds le fil... mais il est une langue que toute femme peut comprendre aisément... Joe est l'ex-mari de Christine, et les deux grands-parents sont en train de parler de leur petite-fille.

Je les regarde sans rien comprendre, mais je vois. On voit l'amour d'une grand-mère et d'un grand-père pour la chair de leur chair. Séparés, divorcés, chacun de son côté, chacun à sa façon, Christine et Joe aiment cette descendance si précieuse, unique et fragile.

Joe quitte la salle avec un sourire. Je regarde Christine qui, elle aussi, avait souri l'espace d'un instant en pensant à «la petite»...

En bonne journaliste, ou en bonne femme, j'ose lui parler de ce qui ne me regarde pas : «Vous et Joe, vous êtes à l'image de votre peuple, vous savez... Tous les deux, chacun de votre côté, vous faites ce qu'il y a de mieux pour votre descendance. Mais il se trouve que vous êtes séparés, divorcés. Vous vous y faites, mais qu'est-ce que ce serait si vous arriviez à...

«Votre amour pour votre descendance est passionné. Il coule dans vos veines. Pensez-y. Pensez à ce que serait votre famille si vous étiez encore ensemble. Pensez à votre peuple si vous étiez encore ensemble... Si vous pouviez vous réconcilier tous les deux, vous remarier... Quelle réconciliation il y aurait à Kahnawake! Quel pardon il y aurait dans cette famille! Dans ce peuple!»

Wag the dog

Christine avait déjà commencé à réunir ses papiers. «Ah... *funny*... Je n'avais jamais vu ça comme ça... Vous savez, Joe était catholique comme moi, avant.»



On aurait entendu voler une mouche. En la raccompagnant dans la pièce voisine, dans le sanctuaire Kateri Tekakwitha, je demande: «Avant quoi?» Elle hésite. «Quand on s'est connus. Quand on s'est mariés. Avant qu'il devienne traditionaliste.»

Elle me salue, croise Joe rapidement, lequel lui dit quelque chose en mohawk, mais elle ne s'arrête pas, elle marche jusqu'à la sortie, se retourne et lui lance, juste avant de disparaître: «Tu sais, Joe, le père Vincent, il dit qu'on devrait se remarier tous les deux!»

Joe Deom est un *trad*, oui, mais on dit qu'il y a division. «Joe, je voulais vous parler parce que le père Vincent m'a expliqué qu'il y avait des divisions dans la réserve entre les traditionalistes, comme vous, et le conseil de bande élu, et...»

Ça va devenir politique, je le sens.

Je me ravise. «Vous savez Joe, je suis née ici, juste à côté, à Sainte-Catherine. J'ai été baptisée dans la petite chapelle. Sainte-Catherine et Kahnawake ont toujours été liées à cause de Kateri Tekakwitha,

bien entendu (Kateri, c'est Catherine), mais toute la paroisse, le territoire, faisait partie, avant, de la mission iroquoise Saint-François-Xavier...»

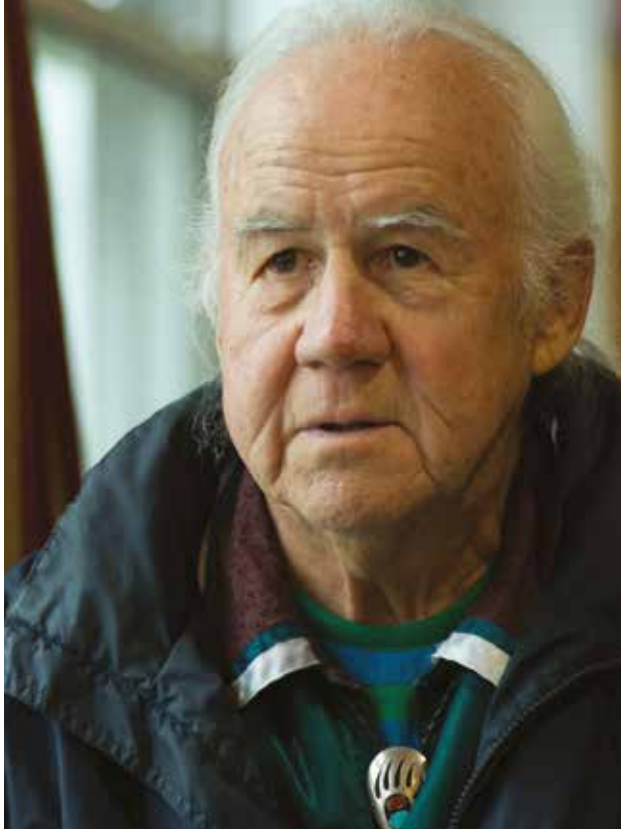
Il me regarde sévèrement et joue avec sa casquette qu'il tient entre ses doigts. «Bref. Ce que je veux dire, mais que je n'arrive pas à dire clairement, c'est que je suis née et que j'ai grandi ici, mais que j'ai vécu comme si les Indiens n'existaient pas. On ne s'est jamais côtoyés. Je ne vous ai pas vus ni entendus. Je me suis toujours demandé comment vous viviez, qui vous étiez, où vous étiez!

— Où? On est derrière chaque arbre! me lance-t-il avant de s'esclaffer, puis il redevient sérieux tout aussi vite. C'est voulu.

— Quoi donc?

— Que vous ne sachiez rien. Quand vous entendez parler de nous, c'est pour les cigarettes ou encore par rapport à l'été 1990, vrai?

— Vrai.



Des relations tendues

En 1760, le Régime britannique redonne plusieurs droits aux Iroquois, mais pas les territoires, notamment. Dès 1780, les Mohawks commencent la résistance. En 1829, le curé de Kahnawake rédige ce qu'on appelle les quinze « preuves en faveur des Sauvages du Sault Saint-Louis », réclamant lesdites terres. Rien n'aboutira.

L'insurrection des Mohawks de 1877 envenime les relations; le gouvernement empilera leurs revendications sur ses bureaux et décide, en 1945, de racheter ces terres. En 1974, il crée le Bureau fédéral des revendications autochtones, mais encore là, rien ne change. La « Crise d'Oka » ne sera, finalement, qu'une des nombreuses conséquences de l'inertie des gouvernements et des divisions internes au sein du peuple mohawk. (B. B.)

Le poids des mots

Depuis mon arrivée, quand je parle de la « Crise d'Oka », eux parlent de l'« Été 1990 »; « crise » et « Oka », c'est une référence québécoise, pas mohawk. Pour eux, il n'y a pas de « crises ». Juste une longue série de revendications et de révoltes. Pour eux, pas d'Oka non plus. Juste des territoires.

Joe pose sa casquette. « Je suis un Kanienkehaka-Rotinohsonni, précise-t-il, sous-chef du clan de l'Ours. Kanienkehaka, c'est Mohawk. Rotinohsonni, c'est Iroquois. Iroquois vient de « Peuple aux longues maisons ». »

« J'ai lu quelque part que « Mohawk » était une contraction anglo-française qui signifiait « mangeur d'hommes ». Les colons français vous appelaient « Agniers », ce qui est encore le cas, puisque sainte Kateri Tekakwitha est « le Lis des Agniers ». Mais Kanienkehaka, en terme autochtone, est censé vouloir dire « étincelles de silex » ou « peuple du silex ». »

Je poursuis, mais Joe fronce les sourcils quand je raconte que les enfants québécois, de la première année du primaire jusqu'à la cinquième secondaire, apprennent les us et coutumes des autochtones.

« Ah ! vraiment ? Je suis surpris. Ils apprennent sûrement comment on vivait à l'époque, comment on s'habillait ou on se nourrissait... Mais parlent-ils politique ? Du territoire qu'on a perdu ? Des pro-

messes non tenues des gouvernements ? Du fait que nous ne nous considérons ni comme Canadiens ni comme Québécois ? Que j'ai un passeport mohawk reconnu aux États-Unis, mais pas au Canada ? Que nous sommes une Nation à part entière avec notre organisation politique, notre histoire, notre culture, notre langue et notre religion ? »

— Eh bien, non, pas du tout, à vrai dire... C'est toujours très bucolique. Mais dites-moi, officiellement, je veux dire légalement, vous êtes Canadien, tout de même ! Comme moi, Québécoise, je suis *officiellement* Canadienne !

— Tant pis pour vous, nargue-t-il, sourire en coin. Nous, notre territoire est *occupé* par le Canada. Et puis, même à Kahnawake ça ne fonctionne pas... C'est une poignée de gens qui participent aux élections.

On est Kanienkehaka un peu comme on est Québécois, j'imagine. À l'étranger, quand on vous regarde avec cet air dubitatif, vous devez spécifier que vous êtes une « Québécoise du Canada » ou une « Canadienne française qui vit au Québec ».

Certaines identités sont politiques, que voulez-vous ?

« Pour la plupart des Mohawks, me dit Joe, le processus démocratique [des chefs élus] profite à quelques privilégiés fortunés; rien à voir avec la façon traditionnelle. Nous avons toujours eu trois clans : la tortue, l'ours et le loup, dont les chefs sont nommés

par les mères de clan. Là, les “élus” se disent des “chefs”, mais en réalité, ils ne sont que des “conseillers municipaux” à la solde du gouvernement.»

■

Qu’est-ce que je donnerais au Bon Dieu pour voir apparaître cette «petite», ici, maintenant !

Si leur petite-fille était là, juste à côté de nous, il me semble que la politique prendrait le bord à la même vitesse que le passé l’avait pris tout à l’heure dans les yeux de Christine. Il me semble que les sourcils froncés de Joe se transformeraient en des yeux vifs et brillants. Et mouillés de joie.

La «petite» serait mignonne dans son petit parka rouge vif, gambadant, l’air de rien, entre grand-père et grand-mère, entre les Clans et les Chefs. Avec elle, il me semble que tout, peut-être, s’arrangerait, recommencerait... s’arrangera, recommencera.

Terre des âmes

— [Dans les cours d’histoire aux Blancs] est-ce qu’ils parlent des Jésuites qui nous ont déplacés autour de Montréal pour finalement aboutir ici? Que sur les 40 000 acres originales, il ne nous en reste que 11 000?

— Vous parlez depuis la Conquête?

— *Votre* Conquête, oui.

— Vous ne pouvez tout de même pas demander à ceux qui habitent maintenant ces terres de les quitter?

— Non, bien entendu... Nous sommes actuellement en pourparlers avec l’ONU, nous, les traditionalistes. Ce qu’on nous dit, c’est que nos gouvernements manquent d’imagination.

Entre le conseil de bande et les traditionalistes, Marlyn Kane, une ancienne militante pour le droit des femmes autochtones qui, après avoir choisi de vivre en dehors de la réserve, y est revenue, ne trouve pas sa place: «Même le terme “Mohawk” n’est pas de nous! À l’origine, notre identité provenait de l’endroit où nous vivions. On disait “le peuple du silex”, Kanienkehaka.

«Après, comme on nous a mis ici en face des rapides de Lachine, on a appelé notre territoire “Kahnawake” (rapides). Et là, comme on nous a coupés des rapides



à cause de la voie maritime, comment devrions-nous nous appeler?»

Revenir à «Kanienkehaka». Revenir aux sources. Ça peut être très long, ça. Il n’y a pas que les peuples qu’on déplace; il y a aussi les identités. Et si je vous ai bien compris, vous êtes en train de dire à la prochaine chicane, ou peut-être même à la prochaine fois? ■

Pour aller plus loin:

«La mission», de Brigitte Bédard, dans le numéro d’hiver 2017 du magazine *Le Verbe* (version 20 pages).

«Les Mohawks divisés entre la tradition et la guerre», signé par André Piché dans *Le Devoir*, 20 juin 1993. Pour comprendre un peu mieux la complexité de la structure sociopolitique des Mohawks, issue des six grandes nations iroquoiennes.

«Oka, 20 ans déjà! Les origines lointaines et contemporaines de la crise», de Pierre LePage dans *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 39, n^{os} 1-2, 2009, p. 119-126.

«Oka, 20 ans plus tard. Les dessous d’un conflit historique», de Pierre Trudel dans *Le Devoir*, 10 juillet 2010, [en ligne]. [www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/292328/oka-20-ans-plus-tard-les-dessous-d-un-conflit-historique].

Brigitte Bédard: Journaliste indépendante depuis 1996, elle est aussi membre de notre conseil de rédaction depuis 2012. Elle vient de publier *Et tu vas danser ta vie* (Éditions Néhémie), son témoignage de conversion franc et direct.

Yves Casgrain
yves.casgrain@le-verbe.com

MISSIONS ET RÉMISSION

La Commission de vérité et réconciliation sur les pensionnats autochtones

Montréal, avril 2013. L'hôtel Le Reine Elizabeth est l'hôte de la Commission de vérité et réconciliation au Canada. Dans les salons du prestigieux établissement, des autochtones parlent, pleurent et parfois crient leur douleur. Devant eux, des hommes d'État, des religieux, des journalistes écoutent silencieusement. Sur certains visages, des larmes coulent.

Les victimes exposent, souvent pour la première fois, les souffrances endurées lors de leur séjour forcé dans les établissements dont l'objectif premier était «de tuer l'Indien et de sauver l'homme», c'est-à-dire d'extirper du cœur des enfants leur culture et leur spiritualité pour les remplacer par celles de la majorité.

Présent lors du passage de la Commission de vérité et réconciliation, l'Innu Omer St-Onge, homme-médecine, sorte de guide spirituel, raconte que les instituteurs de son pensionnat lui ont expliqué que, s'il se comportait bien, il avait encore une possibilité de se retrouver au paradis après sa mort. Son peuple, lui, n'avait pas cette chance.

«Les instituteurs, confie-t-il, avaient l'ambition de tuer l'Indien en nous. J'avais la rage au cœur. J'avais

honte de moi, de mes parents, et j'avais la ferme intention de ne plus être Indien.»

Des témoignages bouleversants

D'autres racontent comment ils ont été soudainement arrachés à leur famille et se sont retrouvés à des milliers de kilomètres de leur village natal, sans aucune possibilité de communiquer avec leurs parents. C'est la Gendarmerie royale du Canada qui se chargeait de prendre les enfants et de les conduire aux pensionnats.

Entourés par leurs pairs, des survivants vont puiser au fond d'eux-mêmes la force de mettre des mots sur l'innommable: enfants, ils ont été violés par des



religieux. Leurs témoignages bouleversants glacent le cœur.

Brian McDonough, directeur de l'Office de la pastorale sociale de l'archevêché de Montréal, était présent lors du passage de la Commission de vérité et réconciliation à Montréal. Il avait été invité à faire partie du comité consultatif chargé de préparer les audiences au Québec et de s'assurer que les représentants des Églises y participent. Il avait également la responsabilité de former les bénévoles chargés d'accueillir et d'écouter les victimes dans les aires d'écoute animées, entre autres, par des Églises.

Comme sa lourde tâche l'a empêché de prendre la pleine mesure de cet événement historique, il décide de se rendre aux audiences que la Commission de vérité et réconciliation tient quelques mois plus tard

à Vancouver afin de mieux comprendre le vécu des victimes des pensionnats.

«Ce qui m'a bouleversé, ce sont les récits des abus de tous genres. J'étais estomaqué, choqué! Je ne pouvais pas croire que les sévices, les agressions sexuelles et la violence puissent avoir été aussi répandus dans les pensionnats. J'ai aussi ressenti la terrible douleur des missionnaires impliqués dans ces institutions.»

Le directeur de la pastorale sociale de l'archevêché de Montréal insiste sur le fait que la majorité des missionnaires chargés des pensionnats étaient de bonne foi. Selon lui, le côté sombre des écoles résidentielles est une source de honte pour les religieux et les religieuses. «Aujourd'hui, ils sont l'objet d'une condamnation universelle de la part de la population», estime-t-il. Toutefois, il est d'avis que les Églises «auraient dû

« Nous ne voulons d'aucune façon tenter de défendre ou de justifier ces abus ; au contraire, nous voulons affirmer publiquement qu'ils sont inexcusables. »

– Douglas Crosby

savoir que retirer de force des enfants de leur famille aurait des conséquences sur eux, sur leur village et sur les communautés autochtones.»

«L'histoire des pensionnats est complexe. Elle recouvre les politiques de plusieurs Églises», souligne Jean-François Roussel, professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal. Pour le théologien, «les pensionnats sont le produit d'un projet colonialiste mis en place en même temps que la Loi sur les Indiens, dont l'objectif était de «tuer» l'Indien. Le système des pensionnats était foncièrement abusif, violent. C'est un pan de l'histoire du Canada qui a duré presque aussi longtemps que le Canada lui-même.»

Lui faisant écho, Brian McDonough insiste. «À cause d'une politique gouvernementale inspirée par le colonialisme, des enfants ont été coupés de leur culture, de leur communauté, de leur identité. Il faut aussi considérer le fait que cette époque était marquée d'un certain darwinisme social.»

Complices d'un génocide culturel

À la fin de ses audiences, la Commission de vérité et réconciliation a publié un volumineux rapport dans

lequel elle qualifie de génocide culturel la politique gouvernementale envers les autochtones. Selon les auteurs du rapport, les pensionnats amérindiens «sont rapidement devenus un élément central de la politique indienne du gouvernement canadien».

Devant ces faits, certains n'hésitent pas à affirmer que les Églises chrétiennes ont été complices du gouvernement. Brian McDonough est de ceux-là. «Ce commentaire est bien fondé. Ces établissements, qui étaient dirigés par des représentants d'Églises et de communautés religieuses, ont essentiellement mis en pratique des politiques gouvernementales visant à assimiler les autochtones au sein de la population blanche. L'Église catholique s'est ainsi retrouvée complice d'un génocide culturel.»

Il souligne cependant que c'est le gouvernement qui confiait les enfants autochtones aux pensionnats sous-financés. «Les enfants étaient confiés à des religieux, à des religieuses qui n'étaient pas toujours sensibilisés, formés à la gestion, à l'administration et à l'éducation de ces enfants.»



La prise de conscience de l'Église catholique est survenue lors du concile Vatican II. Chez les Oblats, une des communautés religieuses qui a géré plusieurs

pensionnats, la manière de concevoir la mission a été remise en question par certains membres dès le début des années 1970.

Selon Brieg Capitaine, sociologue de l'Université d'Ottawa, les débats concernant les missions se retrouvent dans les articles publiés dans les pages de leur revue missionnaire *Kerygma*. «Chez les intellectuels Oblats, nous retrouvons le désir de l'inculturation, de présenter des excuses, de passer à autre chose.»

Ces excuses surviennent en 1991 sous la plume du président de la Conférence oblate du Canada, Douglas Crosby. En termes extrêmement puissants, Crosby remet en question la pertinence des pensionnats. «Nous réitérons que l'abus le plus fondamental se situe au niveau de l'existence même des pensionnats, mais nous désirons publiquement reconnaître qu'il y a eu des cas d'agressions physiques et sexuelles. Nous ne voulons d'aucune façon tenter de défendre ou de justifier ces cas; au contraire, nous voulons affirmer publiquement qu'ils sont inexcusables et que nous les considérons comme des abus de confiance très graves. Nous tenons à présenter nos excuses les plus sincères à toutes les victimes.»

La doctrine de la découverte

Les excuses de Douglas Crosby ont suscité un tollé au sein de la communauté des Oblats. Plusieurs missionnaires se sont sentis trahis par le président de la Conférence oblate du Canada. Quoi qu'il en soit, ces excuses sont devenues un modèle pour les autres organisations catholiques engagées dans le processus de réconciliation avec les peuples autochtones.

Tout juste 25 ans après la publication des excuses du président de la Conférence oblate du Canada, soit le 19 mars 2016, les leaders catholiques impliqués dans le processus de réconciliation publient un document historique intitulé *La doctrine de la découverte et la terra nullius*, dans lequel ils rejettent de manière catégorique l'idéologie colonialiste qui a conduit certains chrétiens à nier aux peuples autochtones leurs droits fondamentaux.

Ils répondaient ainsi à l'une des huit demandes adressées aux Églises chrétiennes par les commissaires de la Commission de vérité et réconciliation.



Les auteurs reviennent sur la notion de complicité. «Les attitudes et les politiques qui ont privé les autochtones de leur mode de vie sur la terre étaient étroitement apparentées à celles qui présumaient qu'il convenait d'arracher les enfants autochtones à leur famille et à leur propre système d'éducation pour les placer dans des pensionnats. Nous sommes conscients du fait que des catholiques ont été complices de ces systèmes.

«Bien que plusieurs des prêtres, des frères, des sœurs et des laïcs qui ont œuvré dans les pensionnats indiens l'aient fait avec générosité, fidélité et sollicitude, les politiques gravement déficientes à l'origine des pensionnats et les gestes abusifs commis par certains des membres du personnel ont laissé un héritage de souffrance.»



«Nous prenons conscience du passé. C'est bien! Cependant, il faut aller plus loin.»

Celui qui s'exprime ainsi, c'est l'évêque du diocèse de Bathurst, M^{gr} Daniel Jodoin, membre du Conseil autochtone catholique du Canada. Né au Québec, il avoue n'avoir jamais croisé un Autochtone avant son ordination comme évêque de ce diocèse francophone du Nouveau-Brunswick, le 23 janvier 2013. De l'histoire des pensionnats, il ne connaissait que ce que les médias diffusaient sur elle.

D'importantes avancées

M^{gr} Jodoin, dont la devise est *Caritas in veritate* («L'amour dans la vérité»), est d'avis que nous pouvons «discuter dans la vérité de ces événements du passé, sans nous cacher des choses, dans le respect, dans le dialogue et la bonne volonté».

Celui qui a insufflé un nouveau souffle à une petite communauté catholique autochtone dans son diocèse est très fier de l'effort consenti par la Conférence des évêques catholiques du Canada (CECC) afin de paver la voie à la réconciliation. Il énumère les pas, petits et grands, réalisés par les évêques canadiens.

Souvent totalement passées sous silence par les médias, les avancées de la CECC reflètent, selon l'évêque, la volonté de l'Église canadienne d'être aux côtés des Amérindiens.



Outre le texte rejetant la doctrine de la découverte et le concept de la *terra nullius*, la CECC a publié la *Réponse catholique à l'Appel à l'action 48 de la Commission de vérité et réconciliation sur l'adoption et l'application de la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones*, dans laquelle les signataires reconnaissent le bienfondé de cette Déclaration.

Dans ce document figurent huit recommandations destinées à l'Église catholique canadienne. Deux d'entre elles demandent que ses présents établissements scolaires enseignent l'histoire de l'oppression des peuples autochtones dont les pensionnats et les missions catholiques ont été parfois le théâtre.

Il est même recommandé «de porter attention aux versions autochtones de l'histoire du Canada et, pour ces centres, d'accueillir des enseignants autochtones pour collaborer à l'instruction du clergé et des agents de pastorale, de manière que chaque étudiant ou étudiante ait l'occasion, pendant sa formation, de rencontrer des cultures autochtones».

Les auteurs vont jusqu'à recommander d'«appuyer l'enquête nationale en cours sur la disparition et l'assassinat de femmes et de jeunes filles autochtones».

M^{gr} Daniel Jodoin parle également de la toute nouvelle Coalition catholique pour un renouveau avec les peuples autochtones qui vient de voir le jour au sein de la CECC. Un des premiers mandats de la Coalition est de répertorier les initiatives de l'Église canadienne en faveur des autochtones.



La route vers la réconciliation de l'Église catholique avec les peuples autochtones sera encore très longue. Certains remettent même en question ce concept de réconciliation, lui préférant celui de réparation. Néanmoins, comme le souligne M^{gr} Jodoin, l'Église n'a pas laissé les autochtones à leur sort. Elle chemine, humblement, aux côtés des peuples autochtones vers la guérison des blessures d'hier et d'aujourd'hui. ■

Yves Casgrain : Missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de leurs effets, Yves aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne. Son tout premier article professionnel a été publié dans *L'Informateur catholique* il y a plus de 25 ans.

La Commission de vérité et réconciliation

La Commission de vérité et réconciliation avait comme mandat de donner la parole aux survivants des pensionnats autochtones financés par le gouvernement canadien et gérés par des Églises chrétiennes. Des représentants du gouvernement, des Églises et des communautés religieuses ainsi que des gestionnaires de ces établissements ont raconté volontairement leur expérience au sein de ces établissements.

La Commission avait également comme objectif d'informer et de sensibiliser la population sur cette page sombre de l'histoire du Canada. Peu de Canadiens, en effet, savent que leur gouvernement a, de 1870 à 1996, financé des pensionnats, aussi connus sous le nom d'écoles résidentielles. Ces établissements, au nombre de 139, ont reçu environ 150 000 élèves. On y retrouvait des enfants issus des Premières Nations, des Métis et des Inuits.

Les pensionnats ont été gérés par l'Église catholique, l'Église unie du Canada, l'Église presbytérienne et l'Église anglicane. Leurs représentants étaient chargés d'instruire les enfants, de les nourrir et de veiller à leur santé physique et mentale.

La Commission de vérité et réconciliation est la descendante directe de la Commission royale sur les peuples autochtones qui s'est tenue entre 1991 et 1996. Plusieurs témoins avaient relaté devant les commissaires leur vécu au sein de ces pensionnats autochtones. (Y. C.)



KATERI TEKAKWITHA

LES SENTIERS DE LA PRIÈRE

La vie de Kateri Tekakwitha est son message. Elle a suivi le chemin de son cœur, balisant des sentiers d'intériorité et de prière hors de sa tribu. La spiritualité chrétienne de cette orpheline sonne juste parce qu'elle est allée au bout de son désir: ne vivre que pour Dieu, que sa tradition appelle le Grand Esprit, et ne suivre que Jésus.

Repères biographiques

Née en 1656 d'un guerrier Mohawk et d'une femme algonquienne chrétienne, Kateri devient orpheline à l'âge de quatre ans, à cause de la petite vérole. Elle sera atteinte par cette maladie, qui altèrera sa vue. Elle portera souvent un voile sur la tête pour se protéger des rayons du soleil. On lui donnera le nom de «Tekakwitha», ce qui veut dire en langue iroquoise: «celle qui avance en hésitant». Elle gardera ce nom jusqu'à son baptême.

Plus tard, ses parents adoptifs décident de la marier. Elle refuse net, malgré les moqueries. Quand des

missionnaires arrivent dans son village, elle s'ouvre avec joie à la Bonne Nouvelle du Christ.

À 20 ans, à Pâques 1676, elle reçoit le baptême. Les attaques contre sa foi sont si intenses qu'elle quitte son village pour se réfugier à la mission Saint-François-Xavier, près de Montréal. C'est là qu'elle approfondit son amour de Jésus crucifié. Elle passe des heures en prière, soit au pied du saint sacrement, soit dans la solitude de la forêt.

Kateri vit en présence du Christ qui l'accompagne à chaque instant et la transforme en son amour. Elle fait pour lui le vœu de virginité le 25 mars 1679. L'humble vierge iroquoise est emportée par la tuberculose le mercredi saint, 17 avril 1680. Sa dernière parole: «Jesos Konoronkwa», ce qui veut dire: «Jésus, je vous aime.»

Le père Cholenec raconte qu'après son décès son visage grêlé devint lisse. Plusieurs témoins sont saisis par la beauté de son visage, sur lequel brillent déjà les

lueurs de Pâques. L'Église retiendra ce miracle pour sa béatification, en compagnie de M^{gr} de Laval et de Marie de l'Incarnation, par Jean-Paul II le 22 juin 1980. Il la nomme patronne de l'environnement et de l'écologie, après François d'Assise, à cause surtout de son grand amour de la création. Benoît XVI canonise Kateri à Rome le 21 octobre 2012. Elle devient ainsi la première Amérindienne d'Amérique du Nord à recevoir un tel honneur.

L'action de l'Esprit Saint

Kateri a été obéissante aux motions de l'Esprit Saint, comme si l'amour la brûlait dans son centre le plus secret. L'hôte intérieur priait en elle et il la conduisait dans la foi mieux que la lumière du midi, qui l'aveuglait. Elle a réalisé des progrès étonnants et rapides sous son action : prière devant une croix dans la forêt, ferveur particulière devant le saint sacrement qu'elle adorait durant une partie de la journée, mortifications et jeûnes pour le salut des Amérindiens.

On retrouve chez elle une foi cosmique héritée de ses ancêtres et une foi mystique transmise par les missionnaires jésuites. Une foi liée au Grand Esprit créateur et une foi au Christ Sauveur révélé dans la Bible. Révélation naturelle et surnaturelle, création et rédemption, beauté et salut s'intègrent en Kateri dans une même prière de feu.

L'Esprit Saint a séduit son cœur de l'intérieur. Comme réponse, elle s'est offerte corps et âme à Dieu dans le célibat, ce qui était contraire aux mœurs de sa tribu. Le vœu de chasteté traduisait son désir de plaire à Dieu. Elle a délaissé les coutumes du monde dans lequel elle vivait, au risque même de sa vie, heureuse de rendre à Dieu ce témoignage d'affection.

Kateri a laissé l'Esprit changer complètement sa manière de vivre. Cela demandait une foi pleine de confiance et d'abandon. Son jugement fut renouvelé par l'amour de Dieu répandu en elle par l'Esprit Saint qui la conduisait vers la vérité entière. Elle a développé une relation étroite avec le Christ dans la prière, lui parlant comme à un ami.

La faim de l'eucharistie

Au printemps 1678, on a admis la jeune baptisée dans la Confrérie de la Sainte-Famille. La faim de l'eucharistie a envahi progressivement son être. Elle voulait toujours s'unir plus intimement aux souffrances du Christ. L'église était devenue presque sa demeure.

Elle y arrivait à quatre heures du matin, assistait à la première messe de l'aube et à une autre au lever du soleil. On la retrouvait devant le tabernacle plusieurs fois par jour et le soir pour la prière commune.

Les premiers biographes ont montré l'importance que Kateri accordait aux gestes de pénitence, surtout après son baptême. Elle abandonnera ses actes de mortifications sur l'avis de son directeur spirituel. Elle désirait fonder une communauté de religieuses autochtones qui serait vouée à l'évangélisation des Iroquois, mais sa santé ne lui permettra pas de mener ce projet à terme.

On comprend que la postérité l'ait surnommée le « lis des Agniers ». Sa devise était : « Qui est-ce qui m'apprendra ce qu'il y a de plus agréable à Dieu afin que je le fasse ? » ■

Jacques Gauthier a publié : *Récit d'un passage* (Parole et Silence / Novalis) ; *Jésus raconté par ses proches* (Parole et Silence / Novalis) ; *Dix attitudes intérieures* (Novalis) ; *Guide pratique de la prière chrétienne* (Presses de la Renaissance). Pour plus d'informations, consultez son site Web et son blogue : jacquesgauthier.com.

Prière

Père de toute création et de toute vie,
bénédis-toi pour Kateri Tekakwitha,
lis des Agniers planté en terre d'Amérique.
Fais-nous profiter des fruits de son offrande
pour que notre planète soit un jardin
où il fait bon vivre ensemble en ta présence.

Jésus, fils de toute beauté et de toute bonté,
tu es venu apporter la vie en abondance,
accorde-nous la grâce de te ressembler
et de nous rassembler autour de ton feu
pour que nous chantions tes merveilles,
libres comme Kateri à l'ombre de ta croix.

Esprit, souffle de toute parole et de tout silence,
parle-nous dans le recueillement de la prière,
ranime toutes les nations d'un vent de Pentecôte,
brûle-nous de ton amour dans notre tente intime,
soleil de Dieu qui se lève sur nos aurores boréales,
jusqu'au matin pascal de la communion des saints. (J. G.)

Yves Casgrain
yves.casgrain@le-verbe.com

Sœur Marie-Laure Simon, c.n.d.

LE DIALOGUE FAIT CHAIR



À l'heure où le Canada s'apprête à célébrer son 150^e anniversaire de fondation, les Premières Nations de ce vaste pays luttent encore pour leur survie. Ses représentants cherchent les racines profondes de leur identité longtemps mise à mal. Dans ce contexte, des témoins se lèvent pour affirmer que le chemin de la réconciliation et du pardon est possible. Sœur Marie-Laure Simon est l'un d'eux.

Sœur Marie-Laure Simon, c.n.d., 88 ans, m'accueille dans un local du Centre d'amitié autochtone de Montréal. Elle s'installe sur une chaise et me laisse le fauteuil. «Je suis plus à l'aise ainsi. À mon âge, le corps a ses exigences.»

Une enfance heureuse

Si son corps est limité par l'arthrite, l'esprit de sœur Marie-Laure Simon quant à lui est toujours agile. Ses yeux pétillent lorsqu'elle parle de son enfance. «Je suis née à Kanesatake, près d'Oka, d'un père et d'une mère Mohawk. Ma famille comptait

douze enfants. Je suis la septième. Ma vie était simple. J'étais très heureuse. Il n'y avait pas de discrimination entre les nations autochtones. Mes parents étaient catholiques. Nous allions à l'église le dimanche.»

L'enfant heureuse et insouciante se heurte cependant au racisme dès son entrée à l'école. «À cinq ans, j'ai eu des problèmes à l'école, car nous n'étions pas considérés comme les autres enfants. À leurs yeux, nous étions considérés comme des sauvages. Je me rappelle également que l'école était tapissée d'images décrivant des scènes de violence dont mon peuple s'était rendu coupable à

l'endroit des missionnaires, dont Jean de Brébeuf.»

Mal à l'aise, la petite Marie-Laure se confie à ses parents. «Ma mère me disait de persévérer, car elle n'avait pas eu la chance de recevoir une éducation. Un jour, alors que je pleurais et insistais pour ne plus retourner à l'école, mon père m'a dit: "Sauvagesse, c'est beau comme nom. Cela veut dire que tu es en harmonie avec la terre." Cette parole m'a consolée et j'ai poursuivi mes études.»

Douée, elle fait son entrée à l'École normale. Quelques années plus tard, elle devient professeure. Elle enseigne aux Autochtones

et aux non-Autochtones. Puis, elle se sent appelée à se joindre à la Congrégation Notre-Dame. Devenue religieuse, elle poursuit sa mission d'enseignante tout en gardant son identité d'Amérindienne. «Je l'avais dans mon cœur. Je ne l'ai jamais abandonnée, mais je la gardais pour moi.»

Lorsqu'elle prend sa retraite, elle est invitée par le Centre Wampum de Montréal à donner des conférences sur la spiritualité autochtone. «Mon identité profonde s'est mise à revivre. Elle a éclaté! Je l'ai enseignée dans les écoles primaires et secondaires, dans les cégeps, dans les universités.»

Pas de rancœur

La vocation du Centre Wampum (un *wampum* est une ceinture que fabriquaient les Amérindiens lors de la signature d'ententes) est de créer des ponts entre les peuples autochtones et les non-autochtones. Il a été fondé en 1994.

Coordonnatrice du Centre Wampum, sœur Marie-Laure se décrit comme une Autochtone catholique. «Je garde ma religion dans mon cœur. Je l'assimile avec ma spiritualité autochtone qui me fait approfondir ma vie intérieure.»

Elle qui n'a pas connu les affres des pensionnats n'entretient aucune amertume envers l'Église catholique. «Je n'ai pas été séparée de mes parents. Je n'ai pas vécu l'éloignement. Je n'ai pas été agressée sexuellement. Je loue le Créateur pour cela. Pour moi, c'est plus facile de ne pas entretenir de rancœur envers l'Église catholique. Je rencontre des survivants qui me témoignent de leur vécu au sein des pensionnats. Je comprends que, pour eux, c'est

difficile de se reconnaître dans cette institution.»

Pour autant, elle est fière de son peuple qui lutte pour que le gouvernement respecte les traités signés. Celle qui était présente lors du soulèvement d'Oka voit d'un bon œil le mouvement *Idle no more* (que l'on peut traduire par l'expression «Finie l'inertie!»). Ce mouvement s'est rapidement fait connaître dans les communautés autochtones du pays.

Néanmoins, sœur Marie-Laure ne perd pas de vue la possibilité de réaliser la réconciliation. «Elle va se réaliser par des gestes, non seulement par des paroles. Moi, je vis la réconciliation avec les personnes qui nous viennent en aide [au Centre].» Parmi ces personnes de bonne volonté, on retrouve des catholiques, souligne-t-elle.

Elle ne tarit pas d'éloges envers la communauté des Oblats. «J'admire les Oblats! Leur communauté a fait amende honorable! Ils ont toujours été très proches du Centre Wampum!»

Sœur Marie-Laure n'oublie pas non plus sa propre communauté religieuse. «Je suis bien avec elle. Mes consœurs sont heureuses que je m'implique au Centre Wampum. La provinciale m'a dit un jour: "Tu as choisi la meilleure place pour retrouver ton identité." Elle aurait pu me dire: "Marie-Laure, tu es d'abord catholique!" Mais non! Dans les réunions communautaires, j'apporte un peu de ce que je vis ici.»

Malgré son désir de voir un jour la réconciliation se réaliser, sœur Marie-Laure croit qu'il faut toujours juger les gestes «non pas pour juger les cœurs, mais il faut

se rendre compte de la réalité. Il est important de ne pas la nier. Il faut discerner entre ce qui est bien et ce qui est mal».

Elle est consciente que le chemin vers la réconciliation sera long. «Aujourd'hui encore, il y a des prêtres qui ne sont pas prêts à faire des efforts. Est-ce qu'un jour ils seront prêts? Cela va prendre du temps! Pourtant, je veux aller de l'avant. Je me dis qu'il y a quelque chose à faire. Si nous pleurons sur notre passé, nous ne pourrions pas construire notre futur. Ce chemin vers la réconciliation va se construire avec les personnes qui veulent marcher avec nous.»



À la fin de l'entrevue, sœur Marie-Laure me montre fièrement ses colliers. Au bout de l'un d'eux pend une tortue. «C'est le symbole de mon clan. Le clan de la Tortue.» Au bout de l'autre, le portrait de sainte Kateri Tekakwitha.

Ce sont là deux symboles d'une grande portée. À l'image de celle qui incarne avec douceur et lucidité le dialogue et la réconciliation. ■

Texte et photos de James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

Opitciwan LÀ OÙ LE COURANT DU DÉTROT EST FORT

Sur une route forestière entre La Tuque et le réservoir Gouin, je roule en solo, au volant d'une Jeep louée. Mon cellulaire, complètement inutile, ne capte pas le réseau. Ne me reste que ma foi. Malgré tout, une question persiste : « Pourquoi est-ce que je me suis embarqué dans cette histoire-là ? »



Il y a deux routes possibles pour se rendre à Opitciwan*. Tout le monde passe normalement par la route provinciale qui mène jusqu'à Chibougamau. Ou bien, quelques chemins traversent le territoire en passant par La Tuque.

Je comprends rapidement pourquoi j'aurais dû faire comme tout le monde et prendre la première option pour me rendre dans la réserve la plus isolée de la nation Attikamek.

Neige, gadoue, trous d'eau, roches. Je finis par arriver sain et sauf, 280 km de route forestière plus loin, au crépuscule, et quelque peu stressé, non seulement par mon voyage, mais aussi parce que c'était la première fois que je mettais les pieds en terre «officiellement» autochtone.

Certes, étant natif de Québec, je suis déjà allé à Wendake, mais à Opitciwan, c'est différent : pas de tipis ni de magasins de mocassins, mais des bungalows, des chiens errants partout, des carcasses de voitures sur les terrains, tout cela entouré par le magnifique réservoir Gouin.

Chapelle Saint-Étienne

Ici, pas de motel. Je dois trouver le camp forestier, le seul logis possible pour quelqu'un de l'extérieur.

Parmi les autres *Blancs* qui travaillent dans le bois, disons que je détonne pas mal avec mon *look* urbain et mon appareil photo au cou. Après m'être installé, je rejoins le prêtre qui s'occupe de la communauté chrétienne, considérée comme une mission du diocèse de Chicoutimi.

L'abbé Claude Bossé m'accueille dans son modeste presbytère. Rien à voir avec les somptueuses résidences sacerdotales de nos villages québécois. Nous avons une heure pour discuter avant la messe de 18 h 30.

«Ça tombe bien que tu arrives maintenant, je vais pouvoir te présenter à des gens de la communauté.»

À l'église, des personnes prennent place, mais n'avancent pas plus loin qu'à la mi-nef. Certaines sont même assises dans les dernières rangées ou sur le côté. La majorité prie pieusement le chapelet. Un homme plutôt âgé, assis seul en avant, entonne un

chant en attikamek. La célébration débute ; c'est la messe anniversaire de sa femme.

L'abbé Claude me présente également Alice, une ancienne – une *Kokom*, comme ils disent. Au cours de la discussion que nous avons eue précédemment, il m'a expliqué que, chez les Attikameks comme dans la plupart des nations algonquiennes, ce sont les femmes qui font bouger les choses.

Le rendez-vous est donné pour 10 h 30 le lendemain.

— Je vais te montrer où elle habite, me lance le prêtre.

— D'accord, mais elle n'a qu'à me donner son adresse.

— As-tu vu des noms de rues et des numéros de porte ici, toi ?

— Euh...

Alice

Comme convenu, je me rends chez elle à 10 h 30, accompagné par l'abbé Claude, mon éclaireur. J'entre dans une petite maison charmante, soigneusement rangée. L'atmosphère silencieuse dégage une paix indéniable.

Alice et son petit-fils Joey s'installent avec moi à la table, sirotant leur café. «On prépare l'original ce midi ; cet automne, on a passé 35 jours dans le bois», me lance Alice. Je lève les yeux sur le comptoir de la cuisine et je vois la pièce de viande emballée, prête à se faire découper.

Éduquée dans la foi catholique par ses parents et ses grands-parents, elle entre dans un pensionnat à l'âge de sept ans. «On mangeait seulement des patates bouillies. Souvent elles étaient noircies parce que ça faisait deux ou trois jours qu'elles étaient dans le gros chaudron. Du pain sur la table, pas de beurre, rien d'autre.»

L'original qu'elle savoure aujourd'hui est d'autant plus un festin.

Au cours de la première année, elle est violée par un prêtre. Elle sortira de cet enfer sept ans plus tard, à 14 ans. Puis, elle se marie à 16 ans, comme c'était la coutume à l'époque.

«J'en ai parlé assez tôt. La première fois que je suis revenue du pensionnat, j'essayais d'en parler à ma mère et elle m'a dit qu'on ne devait pas parler en mal

* En langue attikamek standardisée, c'est Opitciwan, mais en français, on retrouve plutôt Obedjiwan dans l'usage courant.

des prêtres, que ce sont des hommes de Dieu. J'ai fermé ma trappe.

«On s'en parlait au pensionnat, les p'tites filles entre nous autres. On était plusieurs, on prenait notre douche dans un même lieu en petite culotte. Quand j'allais à la messe, ça faisait mal, je perdais connaissance, je ne me sentais pas bien. Il y a eu un temps où je n'avais plus confiance, où je n'avais plus la foi.»

Je m'étonne de l'aisance et de la rapidité avec lesquelles elle me partage des souvenirs aussi douloureux, avant même que je lui pose des questions. «Aujourd'hui, je suis capable d'en parler et je ne pleure plus.»

Joey, trente ans, toujours attablé avec nous, écoute attentivement sa grand-mère. Lui, il est considéré comme un traditionaliste, c'est-à-dire un adepte des croyances et des coutumes attikameks ancestrales. Pourtant, pas une once d'hostilité, de désapprobation ou de rancune dans ses paroles et dans son regard.

Alice poursuit : «J'ai retrouvé aujourd'hui la foi, la foi de mes parents. C'est comme s'ils m'avaient laissé cet héritage. Je les ai vus prier et je les ai vus être dans l'équilibre et dans la paix avec ce qu'ils faisaient.»

«Ils croyaient à cela aussi, mes grands-parents, mes ancêtres. L'un de mes grands-pères a longtemps été chef dans la communauté. Un jour, j'étais dans le bois, sur le bord du lac, et je jouais avec les petites roches. Puis, je les ai entendus prier, sa femme et lui, dans la maison. Je suis entrée et ils disaient leur

chapelet. Ma grand-mère m'a fait signe de venir m'assoir près d'elle et je suis restée jusqu'à la fin. Mon grand-père m'a montré son chapelet et il m'a dit de ne jamais oublier cela parce que le chapelet, c'est une oasis de paix pour le cœur.»

Devenue adulte, Alice devient intervenante contre la violence familiale et conjugale.

Aux prises avec beaucoup de situations difficiles dans ce travail, elle prend conscience qu'elle n'est pas la seule à souffrir ainsi. Elle réalise que, si elle veut aider, elle doit d'abord visiter ses propres souffrances. Mais sa foi est anémiée, elle ne se sent pas bien, elle veut mourir et ne sait pas pourquoi.

Dans les années 1980, au même moment, arrive dans la communauté le père Jacques Laliberté, oblat de Marie-Immaculée. Ce prêtre, profondément marqué par le Renouveau charismatique en pleine effervescence au Québec, suggère à Alice et à d'autres membres de la communauté d'aller faire une retraite à la Maison Jésus-Ouvrier, à Québec : «C'est là que Dieu s'est manifesté à moi. Je ne sais pas comment l'exprimer, ça se vit, ces choses-là.»

De retour dans sa communauté, elle s'attache au Christ et à l'Église de toutes ses forces. Avec son amie Annie, elle forme un groupe de prière qui existe encore et dont elle est toujours l'animatrice. Aussi, avec d'autres, elle continue d'aller vivre différentes thérapies et ressourcements : «Une fois, à Jésus-Ouvrier, je regardais l'hostie à l'élévation durant la messe et je me disais : "Je ne suis pas capable de pardonner aux gens qui m'ont fait du



mal.” Je ne me sentais pas bien avec cela, mais je n’étais pas capable.»

Au mois de mars dernier, Alice est allée en retraite pour faire le deuil de son mari, décédé deux ans auparavant. À 66 ans, malgré les années de vie humaine et spirituelle qui la précèdent, elle réalise que son chemin de guérison n’est pas terminé :

«Durant la retraite, j’ai entendu la parole que Jésus, à la piscine de Bézatha, dit à un homme qui est paralysé depuis 38 ans : “Veux-tu être guéri? Lève-toi, prends ton brancard, et marche!” (Jn 5,6.8). J’ai réalisé que ça faisait 59 ans que j’étais dans mon bateau de victimisation; je me sentais encore victime, mais je ne voulais pas le voir. À ce moment, j’ai senti une libération.»

Dernièrement, elle témoignait de cette libération à la radio communautaire de Manawan, une autre réserve attikamek, car elle sait qu’il y en a plusieurs, dans les communautés autochtones, qui pensent ne jamais pouvoir pardonner.

«Je conseille aux gens maintenant de confier cela au Tout-Puissant parce que tout seul on ne peut pas y arriver, il y a beaucoup de pardon à donner. C’est important de les confier au Guérisseur, le vrai, pour être libéré.»

L’original est tranché et Joey prépare le repas calmement. «Voilà, c’est ça que j’ai vécu, c’est ça que j’avais à te dire.» Alice se lève de table et va s’asseoir près de la fenêtre du salon.

Je laisse donc Alice et sa famille pour le dîner, presque content de ne pas rester pour manger de l’original, ayant l’estomac noué par ce récit bouleversant que je viens d’entendre.

Une heure plus tard, je me rends quelques rues plus loin chez Larry et Ginette, que j’avais rencontrés la veille : «Salut, Larry, j’arrive au bon moment?» (Nous nous étions dit que nous nous verrions après le dîner.)

«Euh, je m’en allais prier le chapelet. Es-tu un priant, toé?»

Larry

Je me retrouve donc dans la chambre de Larry, au sous-sol. On se croirait dans un véritable oratoire : statuettes, crucifix, fond de musique grégorienne.

Physiquement parlant, l’homme avec lequel j’ai prié le chapelet n’a pas du tout les traits autochtones auxquels on s’attend parfois. Il est grand et élancé, le teint pâle, les yeux bleus perçants. Larry est natif de Mashteuiatsh, la réserve montagnaise située à quelques minutes de Roberval, au Lac-Saint-Jean.

Pas de pensionnats ni d’éducation religieuse pour Larry. Quand il a neuf ans, ses parents se séparent et il est abandonné aux services sociaux de l’époque. Quand je lui demande alors d’où il tient sa foi, il répond promptement : «C’était en moi. Tout jeune, je dessinais trois montagnes avec trois croix plantées dessus et je ne savais pas pourquoi.»

Il grandit, tant bien que mal, dans un milieu où presque tout le monde boit et s’écorche. Doté à l’époque d’une force quasi surhumaine, il est connu pour être le meilleur bagarreur de son coin. Il a même été vice-président des Conquatcheros, un groupe de motards présent au Saguenay dans les années 1970.

«J’ai pas eu de parents; je me suis cherché toute ma vie. Je buvais beaucoup, mais je ne savais pas pourquoi. Tout le monde me disait que j’étais alcoolique, alors j’ai fini par penser que c’était ça mon problème.»

En quelques années seulement, il suit huit thérapies. Mais chaque fois, il remet en question les spécialistes : «Quelqu’un qui prétend vouloir m’aider et qui me dit que me masturber, c’est bon pour enlever le stress, je ne crois pas à cela.»

Les thérapies, il les connaissait par cœur, il aurait pu les donner à leur place. Il poursuit sa quête. Il fait presque le tour du Québec et se retrouve à Natashquan, une autre réserve montagnaise. À ce moment, ses grands yeux bleus baignés par le soleil qui entre dans la verrière où nous sommes s’écarquillent et Larry me dit : «Là-bas, j’ai rencontré le père René Lapointe, un saint homme. Ça été mon premier père spirituel. Je suis resté six mois avec lui. Il m’a tant enseigné!»

Encore trop peu solide dans sa foi, il retombe dans l’alcool et la drogue. Il se retrouve pendant quelques mois chez une amie dans la réserve de Wendake. Là, on lui dit : «Larry, il faudrait que tu retrouves ton identité autochtone.»

Une sorte de session, de plus en plus populaire à cette époque et destinée uniquement aux Amérindiens, les invite à se replonger dans leur religion



traditionnelle: tente de sudation, tente tremblante, chamanisme, etc. Larry se retrouve à Maniwaki pour en suivre une.

«Durant mon séjour, alors que je priais seul dans ma chambre, des bruits étranges ont commencé à se faire entendre dans la cage d'escalier. J'ai jeté un coup d'œil, et un esprit mauvais s'est mis à m'attaquer. Le lendemain, secoué, je raconte aux chamanes ce qui s'est passé et ils me disent de donner un peu de tabac à l'esprit. Sérieusement? Ils ne connaissaient rien à la foi catholique.»

À partir de ce moment, il remet en question ces thérapies. Il y voit l'orgueil de certains chamanes, et il sent la discorde et le trouble s'installer dans le centre: «Je ne voulais plus rien savoir, je n'étais plus capable. L'identité amérindienne ne se résume pas à mettre du tabac dans le feu.»

Toutefois, sa thérapeute et lui tombent amoureux. Ils déménagent ensemble – une situation de péché, dit-il –, mais cela lui redonne le droit de garde de ses deux filles. Ils finiront par se quitter.

Un jour, des bérets blancs cognent à la porte et lui enseignent à prier le chapelet. Cette prière ne le quittera plus jamais.

Dans les années 1980, il fait une demande pour être transféré dans la réserve d'Opitciwan, car «ici, ils se sont pris en main spirituellement».

À 58 ans, Larry vient de terminer un vœu de virginité qu'il avait fait pour un an. Il vit maintenant comme laïque officiellement consacré à Jésus-Eucharistie, intercédant pour tous ses semblables. Chaque jour, il allume un cierge sur le tableau de bord de sa voiture et il fait le tour de la réserve en priant le chapelet.

À Opitciwan, le taux de suicide est pratiquement nul depuis 15 ans. Tout porte à croire que Larry est en bons termes avec la Vierge Marie.

Annie

Juste en face de la chapelle Saint-Étienne, là où tout a commencé la veille, l'école primaire accueille les enfants de la communauté. Il semblerait que plusieurs d'entre eux font l'école buissonnière, faute de surveillance et d'autorité parentale.

J'entre donc dans l'établissement, qui ressemble à toutes les écoles primaires du Québec, et, avec de l'aide, je trouve Annie. Elle me reçoit dans son bureau de directrice.

Pas de doute, j'ai affaire à une dame instruite et très respectée par ses pairs. En plus de son travail à l'école, elle fait partie de l'équipe pastorale et travaille aussi pour les femmes de sa communauté.

«Ce sont mes parents qui m'ont transmis la foi; plus jeune, j'étais obligée d'aller à l'église, mais à force d'y aller, de voir comment ça se passe, j'y ai pris gout.»





Comme une ado moderne typique, elle met cela de côté durant sa jeunesse pour «vivre son parcours d'adolescente», me dit-elle.

À 40 ans, son père, malade, est agonisant. Elle sait qu'il va mourir sous peu, et l'idée du néant après la mort éveille chez elle un questionnement, l'espoir d'un au-delà pour lui : «Désespérée, je vais à l'église pour prier et, en sortant, je croise une religieuse qui me conseille de prier avec mon père, ce que je fais.»

Au bout de quelques jours, il décède. Annie continue d'aller à l'église pour prier et elle y revoit cette religieuse qui lui dit : «Tu sais, Annie, on peut prier pour autre chose...» Elle sait que la religieuse fait référence à son problème d'alcool.

La réponse ne tarde pas. Un nouveau prêtre, le père Jacques Laliberté, o.m.i., arrive dans la communauté. Il vient vers elle et lui demande de former avec lui un comité pastoral pour l'église.

«Tu ne sais pas à qui tu demandes cela : je consomme toutes les fins de semaine, et j'aime ça, moi, consommer, c'est ma vie... Je vais aller t'aider pour quoi, dans l'église?»

La réponse du père Jacques changera toute sa vie. «Annie, ce n'est pas ta consommation que je regarde. Moi, c'est toi que je regarde. Je veux que tu m'aides et je sais que tu vas être capable de m'aider.»

Elle m'explique : «Ça m'a rappelé que, quand Jésus est allé chercher ses apôtres, ce n'est pas des saints qu'il est allé voir.» Ce prêtre, même s'il a quitté Opitciwan aujourd'hui, elle lui parle souvent au téléphone. Elle le considère comme un deuxième père.

Il y a quelques années, elle s'est rendue à la Commission de vérité et réconciliation pour témoigner de l'agression sexuelle commise par un prêtre au pensionnat. Elle a vécu 10-15 ans comme si rien n'était arrivé. Elle aurait voulu mettre fin radicalement à sa relation avec l'Église, mais cette rencontre avec le père Jacques l'a énormément aidée à retrouver la paix.

La relation de confiance qu'il a établie avec elle lui a permis de s'ouvrir et de pardonner : «Il ne faut pas généraliser les histoires... Ce n'est pas l'Église ni les prêtres d'aujourd'hui qui ont fait cela.»

Au cours de notre entretien, la cloche sonne. Annie continue à me parler comme si aucune

autre responsabilité ne lui incombait : «Ça fait maintenant plus de 20 ans que je suis abstinente. J'ai rechuté, mais j'ai persévéré. La messe, la confession, croire que Jésus, dans l'eucharistie, pouvait m'aider à parcourir mon chemin, c'est ça qui m'a soutenue.»

En attendant la messe qui sera célébrée ce soir par M^{re} Rivest, évêque de Chicoutimi, pour la bénédiction de la maison des aînés, je vais errer sur le territoire. J'arrive à l'heure prévue pour rejoindre les autres. Je retrouve là-bas Larry, Ginette et Annie, qui fait office de traductrice.

Une cinquantaine d'Attikameks sont rassemblés autour de l'évêque, entonnant un chant à l'Esprit dans leur langue, afin de prier pour leurs aînés.

Pauline

Après la messe, je rejoins Pauline, 58 ans.

Elle est allée visiter Kahnawake il y a quelques mois : «J'aime beaucoup Kateri, je la prie tous les jours. Je suis allée à Rome pour sa canonisation ; je rêvais d'aller prier à son tombeau.»

Convertie à 30 ans, elle se disait auparavant loin de Dieu. Elle ne le connaissait pas et n'allait pas à la messe. Comme la plupart des Attikameks de sa génération, elle aussi a connu le pensionnat.

«Ça m'a éloignée de l'Église. J'avais peur.»

Je devine alors ce qu'elle a pu y vivre, comme les autres. Malgré le fait que ses parents ne lui ont pas transmis la foi, elle me parle brièvement de son grand-père, qui lui a appris à prier le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie*.

«Un jour, je travaillais au magasin La Baie d'Hudson, ici. Une amie m'a invitée au groupe de prière. Je n'ai pas dit oui tout de suite, mais à un moment donné, j'ai décidé d'aller voir, par curiosité. Puis c'est là, en écoutant un chant, que le Seigneur est venu me visiter dans mon cœur : j'ai senti son amour pour moi, et c'est là que ma conversion a commencé.»

En 1989, son fils de 16 ans se suicide. Une question lui revenait sans cesse : «Pourquoi a-t-il fait ça?»

Pauline, comme ses frères et sœurs en Église, se rend à la Maison Jésus-Ouvrier à la recommandation du



père Jacques: «Les sessions m'ont beaucoup aidée. J'allais parler avec Jacques de mes souffrances, de mes peines, il m'a beaucoup soutenue.»

Cette foi a grandi et elle continue à grandir. Parfois, Pauline vit encore des moments difficiles, dit-elle, mais elle se «confie à Dieu et à maman Marie pour qu'ils m'aident à persévérer».

Dans la grande salle aux néons blancs de la maison des aînés, j'ai devant moi une femme plutôt réservée qui me montre sa croix de Kateri: «La communauté a grandement besoin de l'Église, surtout les jeunes.»

Depuis 1993, elle s'investit dans le comité pastoral parce qu'elle aime sa communauté et veut l'aider.

■

Pauline et moi sortons à l'extérieur rejoindre son amie Jeanne d'Arc, une Attikamek qui emmène régulièrement des jeunes dans des sanctuaires du

Québec. Pauline veut s'allumer une cigarette. Elle n'en a plus. Je lui en offre une.

Elles s'apprêtent à retourner chez elles à pied, dans ce froid qui, manifestement, les affecte moins que moi. J'irai plutôt les reconduire en voiture.

«Quand est-ce que tu reviens?» demandent-elles. Nous parlons alors de leur projet d'un autre congrès de prière à Opitciwan.

Je fais maintenant partie de la famille. ■

James Langlois a étudié l'éducation, la philosophie et la théologie. Son parcours témoigne de ses nombreux champs d'intérêt, mais surtout de son désir de transmettre, de comprendre et d'aimer. Il ne se considère pas comme un spécialiste en quoi que ce soit. Toutefois, son tempérament curieux, contemplatif et passionné l'entraîne d'emblée à vouloir jouir de tout le réel : de la guitare au terrain de tennis, de cowboy à rédacteur en chef adjoint au *Verbe* depuis juin 2016.

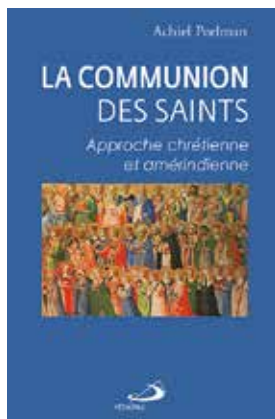


TSHINANU (CE QUE NOUS SOMMES TOUS)

Le rappeur algonquin Samian et le chanteur innu Florent Vollant (Kashtin) ont croisé leur talent et leur culture le temps d'une chanson. Celle-ci a paru sur l'album de Samian *Face à la musique* (2010) et a aussi fait l'objet d'un vidéoclip soigné dont les images nous entraînent dans le territoire social et naturel de leur communauté.

Les paroles de cette chanson portent un hommage aux Premières Nations et, du même coup, sont un encouragement aux jeunes générations autochtones à poursuivre l'œuvre de leurs aïeux. *Tshinanu*, c'est une affirmation identitaire, un cri de Samian pour relever les siens et leur donner espoir qu'une vie meilleure est possible. (J. L.)

www.youtube.com/watch?v=aB83J2-AfuQ



LA COMMUNION DES SAINTS

Achiel Peelman, o.m.i., spécialiste de l'œuvre du théologien Hans Urs Von Balthasar, dirige depuis plusieurs décennies des recherches dans le domaine de l'inculturation et du dialogue interreligieux.

Professeur à l'Université Saint-Paul, il a publié récemment un traité plutôt accessible sur la communion des saints dans lequel il tente de montrer comment certains éléments de spiritualité amérindienne pourraient être compatibles avec cet article de foi.

Nous pensons que ce livre de même que ses ouvrages antérieurs *Le Christ est amérindien* (Novalis, 1992) et *Les nouveaux défis de l'inculturation* (Lumen Vitae/Novalis, 2007) pourraient être de bons points de départ pour une réflexion sur les rapports entre la foi chrétienne et la spiritualité amérindienne. (J. L.)

Achiel Peelman, *La communion des saints: approche chrétienne et amérindienne*, Éditions Médiaspaul, 2016, 113 pages.



VERS UNE NOUVELLE ÉVANGÉLISATION

Pour le 500^e anniversaire de l'évangélisation des Amériques, célébré le 14 septembre 1992, le conseil permanent de la Conférence des évêques catholiques du Canada a publié un message d'une grande pertinence. Les auteurs du texte nous livrent un profond bilan, bien que non exhaustif, de la relation actuelle et passée de l'Église avec les peuples autochtones en Amérique, afin d'en tracer les orientations pour l'avenir.

Loin d'occultier les aspects plus sombres de l'histoire, le texte donne à découvrir aussi des aspects et des exemples très lumineux – et souvent inconnus – d'une Église plus que bienveillante à l'égard des peuples autochtones.

Il s'agit d'un texte incontournable pour une véritable guérison de la mémoire collective. (J. L.)

www.cccb.ca/site/images/stories/pdf/500e_anniversaire_evangelisation_des_Ameriques.pdf



Au cours des siècles, chers Amérindiens et Amérindiennes, chers Inuits, vous avez découvert progressivement dans vos cultures des manières propres de vivre votre relation avec Dieu et avec le monde en voulant être fidèles à Jésus et à l'Évangile.

Continuez à cultiver ces valeurs morales et spirituelles : le sens aigu de la présence de Dieu, l'amour de votre famille, le respect des personnes âgées, la solidarité avec votre peuple, le partage, l'hospitalité, le respect de la nature, l'importance donnée au silence et à la prière, la foi en la Providence.

Gardez précieusement cette sagesse.



– Discours de saint Jean-Paul II
à la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré

10 septembre 1984

とて、種のを棄てて、頭中將呼びよせて、だてまひらす。

5

さて、かくや姫、か
 たちの世に留すめだ
 きことを、御門きこし
 めして、内侍なかとみ
 のふきこ正のたまふ、
 「多くの人の身をいた
 うらになしてあはせな
 るかくや姫は、いかば
 かの女を、世のし
 へ入（り）ぬ。
 （し）待らん」と言ひ
 出で、「くちや姫は、
 女、内侍のちとに降り
 ま、おもえ風ぬす。
 甲、内侍「必ず見だて
 て、対面すまじき」と
 こはくはけるま、
 してける心、
 しを棄す。御門、
 此内侍降り、
 ひてもかしと、



Michaël Fortier
michael.fortier@le-verbe.com

DEUX SCEPTIQUES

« *Le doute est le paradis de l'orgueil.* »

– Ernest Hello

Deux amis de longue date avaient convenu de se tuer si, à l'âge de trente ans, ils n'avaient toujours pas corrigé leur penchant à douter sans cesse de tout. Cette habitude, en vertu de laquelle ils remettaient à des jeux de hasard toutes les décisions qu'ils devaient prendre – du choix de leurs vêtements au choix de leurs carrières, en passant par le choix de leurs petites amies –, leur avait aménagé une vie qui devenait de jour en jour plus insupportable.

Pour tout dire, le pacte lui-même avait été amendé plusieurs fois. Au départ, les deux amis prévoyaient lui donner effet l'année de leurs vingt ans; mais ils s'étaient négocié un sursis de cinq ans, puis un deuxième de trois ans, et à la fin, ils s'étaient entendus sur le chiffre trente, qui présentait l'avantage incontestable d'être un chiffre rond.

Quand ils franchiraient ce point de non-retour, ou bien ils auraient dompté leur scepticisme, ou bien ils en assumeraient toutes les conséquences.

C'est la deuxième option qui fut retenue.

Les deux amis avaient cependant omis de discuter du moyen de passer à l'acte. Et ils avaient trop temporisé pour croire encore en leur parole, s'ils devaient y manquer une fois de plus.

Le premier dit à l'autre :

— J'ai lu quelque part l'histoire d'un marin qui s'était jeté à l'eau et qui s'était mis à nager vers l'horizon comme un possédé. Il soutenait que, s'il *devait* vivre, il serait sauvé, fût-ce par un miracle. Autrement, il périrait.

— Eh bien ? A-t-il été sauvé ?

— Je ne m'en souviens plus. Je crois que non. Mais je me trompe peut-être.

— Tu ne penses pas que, si l'on *doit* être sauvé, comme tu dis, on le sera peu importe la méthode qu'on choisit pour se tuer? Après tout, qu'on se noie ou qu'on se défenestre, qu'on se précipite du haut d'une falaise ou qu'on se scie en deux, une méthode en vaut bien une autre. Et je préfère les solutions efficaces aux solutions excentriques: elles m'épargneront toujours les séquelles d'une noyade ou la tristesse d'être cul-de-jatte, au cas où j'aurais de la chance!

Les deux amis examinèrent, avec d'innombrables circonspections, les mille nuances de leurs opinions respectives. Leur conversation dura quarante-huit heures, quoiqu'elle eût pu se résumer à cet échange: l'un songeait à sa mort en envisageant la possibilité d'y survivre, l'autre se satisferait d'une mort directe, exempte de souffrances.

On convint qu'on ne conviendrait d'aucune manière commune de se tuer; on émit de vagues protestations contre l'absurdité de la condition humaine; on se fit des adieux; puis on laissa l'autre suivre son inclination.

Celui qui avait proposé de lancer un ultime défi à la vie voulut reproduire l'exemple du nageur, dont il admirait la sensibilité poétique. Or, c'était l'hiver; les cours d'eau étaient gelés. Cet inconvénient, qui en eût dissuadé

d'autres, l'encourageait à se démarquer de son modèle en le surpassant.

Il rejeta l'idée de se perdre au milieu de la forêt boréale, au motif que ce plan, pour héroïque qu'il fût, ne prévoyait aucune issue miraculeuse. Une dizaine de projets similaires furent écartés avant qu'il s'affermît enfin dans une résolution. Il avait trouvé un moyen de rester fidèle à son idée originale en se dispensant du bain de mer en décembre. Il s'abandonnerait à la dureté, à l'insensibilité des hommes: il se ferait mendiant.

Il rassembla ses biens, les distribua aux pauvres et partit s'installer au cœur d'une grande ville pour y vivre sa mort.

Au début, on s'étonna qu'un homme dans la force de l'âge, sans infirmité apparente, fût réduit à la mendicité. On le supposa criminel, toxicomane, aliéné ou, pire, doctorant en philosophie. Il ne s'occupait guère d'infirmes ces suppositions; depuis qu'il se considérait comme un mort en sursis, il ne parlait plus que pour demander l'aumône.

Sans grand succès, d'ailleurs. On évitait tout contact avec lui. Il n'avait pas ce qu'ont les autres mendiants, cette autorité de la misère qui apaise la crainte et aiguillonne la charité. On fuyait son regard, comme si l'on craignait d'y rencontrer quelqu'un ou quelque chose de terrible.

Cette règle, il est vrai, souffrait l'exception des quelques passants qui, à défaut d'argent, lui donnaient des conseils. La charité lui suggérait alors de «se prendre en main», de «croire en ses capacités», de «gagner sa vie comme tout le monde».

Il s'endurcit à cette vie faite de mépris, de fatigues et de privations. Longtemps, il vécut de la seule générosité des autres mendiants, vérifiant ainsi en sa personne la loi selon laquelle nul ne donne plus aux pauvres que les pauvres qui se privent.

Lui-même se privait autant qu'il le pouvait. Si d'aventure il tombait sur une pièce de monnaie ou un objet de quelque valeur, il faisait du premier venu le dépositaire de sa trouvaille. S'il avait l'occasion de céder son abri pour soulager des nécessiteux, il le faisait et s'en allait dormir au froid. Il recherchait la promiscuité des malades, auxquels il tâchait de venir en aide avec ses modestes moyens.

Un jour, rencontrant une manifestation d'appui à un infortuné journaliste qui avait été kidnappé par des djihadistes, il proposa de racheter la liberté de l'otage en se constituant captif à sa place. On le dépêcha dès le lendemain au Moyen-Orient. L'héroïsme de sa charité sema une telle confusion chez les djihadistes qu'ils le renvoyèrent dans son pays avec l'otage et se convertirent tous au Christ.

Son comportement attira la foule des curieux. Des prêtres et des religieuses venaient d'aussi loin que l'Italie pour le voir, s'attendant à ce qu'il leur fasse l'aumône de quelque parole mystique dont ils meubleraient leurs spirituelles méditations. Mais on n'avait droit qu'à un silence embarrassant. On rentrait chargé de déceptions; on remettait en doute la grandeur morale du personnage; puis on songeait que son silence devait être le signe d'une humilité prodigieuse; alors la déception faisait place à une joie incomparable, la joie d'avoir croisé un saint. Un saint de la trempe de François d'Assise.

La célébrité provoqua bientôt une rencontre après laquelle le mendiant disparut, laissant derrière lui l'impression bizarre et triste d'un soleil s'éteignant en plein midi.

Ce jour-là, un homme au visage défiguré vint à lui en lui présentant un journal ouvert sur un article à sensation intitulé «Le saint du centre-ville». Le mendiant reconnut son vieil ami. Celui-ci peinait à contenir son étonnement par des plaisanteries sur les caprices du destin qui livre des morts en pâture à la sainteté.

— Je ne suis pas plus saint que je ne l'étais à trente ans. Je passe mes journées à mendier ma mort. Le peu que j'ai, je le donne pour nourrir ma misère. J'en suis réduit à me réfugier auprès des malades dans l'espoir

de contracter leurs maladies. J'ai attendu un signe, un miracle, un je-ne-sais-quoi qui me donnerait la certitude que je ne vis pas en vain. Mais ce signe n'est pas venu, et voilà que tout le monde me prend pour saint François réincarné parmi les ordures...

— Il est là, pourtant, le signe que tu attends! (Il fit un geste pour communiquer sa surprise de le voir en vie.)

— Je vis parce que je n'arrive pas à mourir et que je n'ai jamais eu le courage de me tuer. C'est aussi simple que ça. Mais toi, que t'est-il arrivé pendant toutes ces années? J'étais persuadé que tu étais mort.

— Je le suis, à l'intérieur. Le jour où je me suis tiré une balle dans la tête, mon voisin, qui est chirurgien, a entendu le coup de feu et s'est précipité chez moi. Maudite soit la science qui m'a réanimé – car j'étais cliniquement mort. Ma mère n'a pas survécu à la nouvelle. Ce qui m'a retenu de me tuer une deuxième fois, j'ai honte de le dire, c'est la grosse somme d'argent qui m'était laissée en héritage et qui me faisait espérer une vie moins pénible. Cependant, les femmes ne voulaient plus de moi, elles avaient mon visage en horreur. Et elles n'aimaient pas assez l'argent pour m'aimer. J'ai souhaité, moi aussi, contracter une maladie mortelle. Au lieu de quoi, j'ai contracté un mariage avec une femme qui est laide et qui

m'aime au moins autant que je ne l'aime pas.

— Pardonne-moi d'employer ce mot en de pareilles circonstances, mais de nous deux, c'est toi le miraculé!

— Si le miracle est de vivre avec une tête de carpe, une conscience de matricide et un bonheur de damné, je m'en serais passé volontiers.

Leur conversation dura quarante-huit heures, quoiqu'elle eût pu se résumer à cet échange: l'un décelait chez l'autre la trace d'une providence ou d'un sens mystérieux dont il déplorait l'absence dans sa propre vie.

On convint qu'on ne conviendrait de rien quant à la manière d'interpréter les destinées respectives; on reparla vaguement de se tuer; mais comme l'un se perdait en divagations sur le meilleur moyen de s'exposer à un péril qui lui fournirait des réponses définitives aux questions ultimes, et que l'autre n'entendait pas répéter l'expérience du pistolet, ils n'ont rien convenu depuis ce temps-là.

Note: Ce texte a paru initialement en aout 2016 sur le site litterairesaprestout.blogspot.ca et est reproduit ici grâce à l'aimable autorisation de l'éditeur de ce blogue.

Michaël Fortier détient une maîtrise en littérature française et poursuit des études en droit. Il collabore régulièrement au *Verbe*.



APRÈS L'EFFONDREMENT DU MONDE

Le Synode sur la famille,
le drame du divorce
et l'équilibre d'*Amoris laetitia*

J'ai lu avec joie l'exhortation apostolique du pape François sur l'amour dans la famille, aboutissement d'un synode étalé sur deux ans et qui aura entraîné son lot de trouble et de doutes de part et d'autre chez les fidèles.

Le Synode sur la famille a beaucoup fait espérer ou appréhender, selon les cas, une ouverture de l'accès à la communion pour les personnes divorcées et remariées. Peut-être était-il trop étroitement identifié à cette question dans l'opinion publique? D'où quelques moments de tension à mesure que les médias semblaient faire écho à des avancées ou à des blocages à ce chapitre.

Pourquoi, pouvait-on alors se demander, le pape avait-il plongé l'Église dans de tels émois? Parce qu'il souhaitait un changement à la discipline actuelle? Parce qu'il voulait faire le point et restaurer une communauté de pensée sur un sujet devenu controversé? Parce que, fort d'une profonde confiance en la présence de l'Esprit Saint dans l'Église, il prenait le risque d'un dialogue à l'issue en partie imprévisible?

Autant d'hypothèses entendues en cours de route et qui subsistent peut-être après la sortie d'*Amoris laetitia*, sorte de point d'orgue à l'exercice synodal.

Sans prétendre trancher entre ces interprétations, j'aimerais exprimer quelques réflexions que m'ont inspirées le synode, puis l'exhortation apostolique.

Vérité et miséricorde

On a décrit les différences de sensibilités entre les pères synodaux en disant que les uns mettaient l'accent sur la miséricorde et les autres sur la vérité.

D'un côté, l'argument selon lequel la communion n'est pas réservée aux «purs», mais qu'elle est plutôt, comme le dit le pape, «un généreux remède et un aliment pour les faibles» (*Evangelii gaudium*, n° 47). L'interdiction actuelle serait alors dépassée, inutilement blessante, cause d'exclusion. De l'autre, l'idée selon laquelle l'eucharistie, comme «participation intime aux dispositions les plus saintes de Jésus» (Balthasar), ne peut être vécue dans une situation de contradiction persistante avec l'exigence de la fidélité conjugale. L'enjeu ne serait pas alors d'être miséricordieux ou non, mais de maintenir intacts le sens de la communion et le principe de l'indissolubilité du mariage.

Autrement dit, la question semble avoir été de savoir si la communion pour les divorcés remariés était une affaire de discipline ou de fond. Car il est remarquable qu'aucun des pères synodaux n'ait remis en question l'idéal

du mariage chrétien comme tel, avec ses exigences de fidélité et de durée. Remarquable, parce que, dans la mentalité moderne, à laquelle les chrétiens ne sont pas imperméables, cet idéal est passablement embrouillé, et qu'en dehors de l'enceinte synodale, dans le débat public, cet embrouillement a sans doute joué un rôle plus important que les questions théologiques ou pastorales.

Refaire sa vie après un divorce, le sien ou celui de son conjoint, c'est chose extrêmement courante aujourd'hui.

Nous côtoyons tous des amis, des parents, des voisins dans cette situation, quand nous n'y sommes pas nous-mêmes plongés. Nous sommes entourés de gens pleins de qualités, charmants, généreux, et... sincèrement engagés dans une nouvelle relation. L'épreuve d'un mariage brisé semble souvent leur avoir donné une humilité et une authenticité qui ont dû manquer à bien des conjoints d'autant empêtrés dans les convenances sociales.

Nous n'avons pas envie de les juger. Nous nous souvenons à juste titre que le Christ nous invite à ne pas juger.

Situations (pas si) exceptionnelles

Mais par-delà l'enjeu d'un regard bienveillant sur les personnes, n'est-ce pas la norme même de l'indissolubilité du mariage qui devient encombrante dans un tel contexte? Comme chrétiens, ne souffrons-nous pas d'être placés en porte-à-faux par rapport à une réalité aussi répandue? Ne sommes-nous pas finalement tentés de penser que le divorce, devenu si commun, ne doit pas au fond être si grave?

En plus de tous ces «faits accomplis» qui défilent sous nos yeux, les critères de reconnaissance des nullités de mariage sont eux aussi nombreux, à juste titre. Des couples qui, pour différentes raisons, n'en font pas la demande y auraient peut-être droit. N'est-il pas tentant de perdre de vue, derrière toutes ces situations floues, l'assurance qu'«à l'origine, il n'en était pas ainsi» (Mt 19,8)?

Derrière l'espoir d'un élargissement majeur de l'accès à la communion, véhiculé par une opinion publique composée notamment de chrétiens, j'ai cru reconnaître un certain désir de voir l'Église cesser d'être signe de contradiction, «empêcheuse de tourner en rond».

Je dis bien «reconnaître», car ce désir-là, c'est d'abord en moi que je l'ai «connu».



Que ce serait doux de ne pas détonner, ne serait-ce qu'intérieurement, parmi l'enthousiasme général lorsqu'une amie longuement éprouvée par le célibat trouve enfin le bonheur auprès du papa divorcé de jeunes enfants ; de se contenter de hausser respectueusement les épaules devant le choix d'un couple qui se sépare après plusieurs années de mariage ; ou d'accueillir sans la moindre pensée rabat-joie le nouveau conjoint qui nous est présenté lors du traditionnel et festif souper de Noël !

Nous ne pourrions pas éternellement nous en sortir en nous disant que ce ne sont pas là nos affaires. Tôt ou tard, la vie nous pose la question de notre cohérence, qu'il s'agisse de répondre honnêtement à une question, d'offrir ou pas des félicitations, d'exprimer ou de taire son point de vue à un proche. Et nous ne pouvons pas présumer commodément que nous devons nous trouver devant une situation exceptionnelle... toutes les fois.

Or, nous pouvons aimer profondément notre entourage, être attachés à lui ou avoir besoin de lui. Nous n'avons pas trop envie, dans notre petite vie, d'avoir soudain l'impression de devoir jouer à Jean-Baptiste devant Hérode.

Rien de banal

Chaque fois que j'ai été ainsi tentée de banaliser une situation irrégulière dans mon entourage, ce ne sont pas de froides objections théologiques qui m'en ont empêchée. Elles n'auraient sans doute pas fait le poids. C'est le souvenir d'une petite fille qui s'est imposé à moi. Celle que j'ai été, comme enfant d'un divorce au demeurant cordial et civilisé.

Si je fais état ici d'une expérience personnelle, c'est qu'elle me semble plus typique que singulière. À un certain niveau de profondeur, les perceptions ne sont plus un pur fruit des circonstances et des personnalités. Et les enfants perçoivent spontanément les réalités existentielles telles qu'elles sont, en deçà de leurs représentations culturelles.

Or, le théologien Xavier Lacroix résume bien ce qu'est un divorce pour un enfant lorsqu'il parle d'un « effondrement du monde ». Il y a un « avant », fait de la confiance naturelle en la vie qu'a un enfant élevé dans un climat d'amour. Il y a un « après » miné par la « révélation » que l'amour, en réalité, n'est pas une chose qui dure. Pas plus que n'existe le père Noël.

Mes parents, soucieux de mon bonheur et désireux, pour cette raison, de dédramatiser leur rupture au risque d'en faire une chose banale, voire normale, m'auront bien involontairement transmis ce dernier message.

Certaines difficultés ne se traitent que dans la douceur. Il y a de cette idée dans l'exhortation apostolique.

Seul le christianisme pouvait m'en guérir véritablement. Il me fallait l'assurance que l'amour est par nature fait pour durer, que ses ratés ne sont pas une fatalité ontologique, mais bien le résultat de la faiblesse humaine, et que la foi peut le soutenir efficacement, pour faire la part des choses et notamment pardonner.

Ce souvenir m'a souvent servi de point d'ancrage dans la pensée chrétienne sur la famille et m'a permis de remonter ensuite vers d'autres de ses aspects. Car il n'y a pas que les enfants. Ou plutôt, il y a aussi l'enfant qui demeure en chaque adulte et qui ne se remet pas vraiment de la rupture d'une relation aussi intime que le mariage, et ce, qu'il l'ait subie ou choisie. «Perdre l'amour revient à se perdre soi-même, si tant est qu'on y avait déposé l'entièreté de soi», écrit bellement Andrée Quiviger, une auteure québécoise.

À trop craindre de blesser les couples divorcés et remariés, ne risquons-nous pas de minimiser les blessures qu'inflige aux conjoints le divorce lui-même?

L'esprit ambiant, avec sa réserve limitée de compassion, veut que ce soit aux enfants des familles brisées et aux époux éconduits de s'adapter à une réalité inéluctable. Le christianisme place plutôt la réalité du côté de leur souffrance, symptôme pour lui d'un mal véritable.

De fait, il est bien difficile d'édulcorer la parole du Christ selon laquelle «ce que Dieu a uni, l'homme ne doit pas le séparer» (Mt 19,6). Elle ne désigne évidemment pas une volonté arbitraire et tyrannique de Dieu. Elle ne peut que faire valoir une exigence inscrite dans la nature des choses, intérieure à la relation conjugale.

Des liens inconditionnels

Le pape le souligne dans *Amoris laetitia*: «Il est difficile que celui qui ne décide pas d'aimer toujours puisse aimer vraiment un seul jour» (*Amoris laetitia*, n° 319). On sent

d'ailleurs bien au fond de soi que la confiance et l'abandon nécessaires au mariage s'accroissent mal de la précarité.

En fait, si certaines relations superficielles, comme les amitiés de circonstances, peuvent se briser sans faire trop de dégâts, il semble appartenir à la nature d'un amour consistant de ne pas se reprendre. Si les liens filiaux demeurent un roc dans la vie, c'est sans doute parce qu'on les sait inconditionnels.

J'aime penser que Dieu a confié à un instinct sûr les relations qui surviennent en premier dans l'existence, pour s'assurer de les voir jouer leur rôle bénéfique et fondateur, mais qu'un jour vient où il invite à faire librement le choix d'un amour aussi entier, par le mariage.

Pas d'idéalisme ici: les liens filiaux peuvent être conflictuels et blessants, au point que la distance s'impose parfois. On ne les renie pas pour autant, on ne remplace pas sa mère ou sa sœur. C'est en ce sens, me semble-t-il, que l'Église admet la séparation comme un moindre mal, mais non le remariage.

La barre est haute, certainement, et il faut se garder de la dureté, en particulier devant les situations si variées et complexes que crée notre époque. L'absence de culture religieuse et de formation spirituelle, la contagion sociale, la situation de couples ou de familles reconstitués depuis longtemps sont autant de faits qui disqualifient tout jugement à l'emporte-pièce.

Jean Guitton disait que certaines difficultés ne se traitent que dans la douceur. Il y a de cette idée dans l'exhortation apostolique, qui insiste autant sur le discernement, la miséricorde et l'accompagnement que sur la radicalité de l'appel évangélique.

Le document fait aussi beaucoup de place aux aspects humains et spirituels du mariage, semblant reconnaître ainsi un autre défi pour l'Église: il est bien révolu,

le temps où le couple pouvait se satisfaire d'être une «équipe» absorbée par ses fonctions sociales. Un mariage heureux doit désormais compter avec la liberté, la personnalité de chacun, l'épanouissement personnel en ses différentes facettes, toutes conquêtes en soi réjouissantes de la modernité, véritables «signes des temps».

La pastorale doit tenir compte de toutes ces réalités. Simplement, n'égarons pas en chemin l'idéal du mariage chrétien ni le fait qu'il «peut exiger beaucoup de l'homme, car beaucoup a été exigé du Christ sur la croix» (Balthasar).

Équilibre prophétique

Je laisse aux théologiens le débat sur l'eucharistie.

Il me semble en tout cas névralgique que l'Église continue de viser haut dans son enseignement moral. À quoi bon une religion qui n'appellerait plus au dépassement ?

On entend parfois dire que les Églises resteront vides tant que le catholicisme maintiendra des positions peu conformes à la mentalité moderne. Cela semble supposer que renoncer à ces positions les remplirait à nouveau.

J'ai toujours cru, au contraire, qu'une Église qui, par amitié pour le monde, entérinerait systématiquement les pratiques répandues se fondrait peu à peu dans le décor et finirait par perdre sa pertinence. Non pas certes que son rôle se résume à être signe de contradiction. Mais sa crédibilité ne peut aller sans sa capacité à l'être au besoin. Maintenir cette capacité dans le contexte actuel, sans verser dans le pharisaïsme, c'est chose délicate.

Amoris laetitia, admirable modèle d'équilibre entre miséricorde et vérité, me semble nous offrir un précieux soutien en ce sens. On sait qu'elle est le fruit d'un difficile travail d'harmonisation, qui revient sans doute aussi à chacun d'entre nous. ■

Pour aller plus loin :

- *Amoris laetitia*.
- *Evangelii gaudium*.
- Hans Urs Von Balthasar, *Aux croyants incertains*, Paris, Lethielleux, 1980.
- Andrée Quiviger, *Ne meurs pas*, Montréal, Bayard Canada, 2009.
- Interview de Xavier Lacroix, parue dans le magazine *Famille chrétienne*, n° 1407, janvier 2005.

Sophie Brouillet : Éditrice chez Médiaspaul, Sophie est une passionnée de lecture (tant spirituelle que profane), d'histoire, de chant et de cuisine.



PARALYSIES NUPTIALES



Il y a six mois, Keven m'a dit oui. Pas une sorte de *oui-oui chérie* prononcé à la va-vite pour se débarrasser, ni un oui qui ne laisse aucune trace.

À nos fiançailles, Keven a d'abord dit oui à une femme éclipée affectivement. Et plus le mariage approchait, plus le choix était total, plus l'amour fort. Trois mois avant la cérémonie, Keven a consenti à m'épouser quoi qu'il advienne, pour le pire. «Sarah, même si tu devenais paraplégique ou si tu pesais 200 kilos, je t'aimerai toute ma vie.» C'était bien un oui de tous les possibles, sans lequel le fameux «Oui, je le veux» du jour J aurait sonné creux.

Non pas que Dieu prenne nos élans de grandeur au pied de la lettre pour en tester l'authenticité. Sauf que parfois, c'est tout comme. Rassurez-vous, aucun des scénarios anticipés n'est arrivé. Mais j'ai tout de même senti quelque chose de la main du Bon Dieu dans le déroulement des derniers événements.

Rien qu'un boulet

Quelque temps avant le mariage, à peu près au moment où Keven s'éprend de la femme handicapée que je pourrais devenir, je tombe subitement en arrêt de travail. Des tendinites me ravagent les deux bras. Je me retrouve du jour au lendemain sans revenu. Je me dis que ça ne commence pas très bien une vie à deux.

Il était prévu qu'après le mariage nous nous rendrions à Medjugorje, lieu de pèlerinage marial en Bosnie-Herzégovine, pour une sorte de voyage de nocces spirituel. Étant toujours invalide, j'ose espérer de ce pèlerinage une guérison physique. Mais voilà qu'une heure avant le départ je me tords bêtement la cheville sur une chaîne de trottoir. Je continue tout de même à marcher, ne soupçonnant pas encore l'entorse qui allait me handicaper tout le voyage.

Réveillée durant la première nuit du voyage par une douleur lancinante à la cheville, je comprends que mon handicap prend de l'ampleur et atteint désormais toute ma jambe. Petit hic: je ne pourrai même pas me soutenir à l'aide de béquilles. À ce point de la nuit, je doute profondément de la providence de Dieu. Je me dis maintenant que les grâces, c'est pour les autres, pas pour moi.

Le lendemain, Keven me conduit à l'hôpital en m'y transportant en panier d'épicerie, faute de pouvoir supporter 45 kilos sur son dos jusqu'à l'autre bout du village. Malgré le caractère cocasse de notre arrivée triomphale, je me glisse dans mon fauteuil roulant avec le sentiment d'attacher un boulet à la liberté de mon nouveau mari. En gros,

j'ai la certitude de lui avoir gâché son voyage. Pourtant, lui, mystérieusement, ressent une grande joie.

Le fauteuil de nocces

Nous rejoignons aussitôt le groupe à l'hôtel. C'est avec un semblant de sourire que j'affronte tous les regards interrogateurs. Mon regard me trahit. On peut y lire la honte d'être mise à l'écart, la révolte de ne pas être en contrôle.

Une entorse, en soi, n'a rien de grave. Mais dans le cadre d'un voyage où l'activité principale est d'escalader le mont Križevac, l'entorse se transforme soudain à mes yeux en blessure grave.

Certes, je me doutais bien que cette blessure temporaire en dévoilerait une autre, bien plus grave. Rapidement, par la force des circonstances, je vois dans cette épreuve une bénédiction.

Dans mon fauteuil roulant, je ne passe pas inaperçue. On vient à moi avec des linges prétendument miraculeux, on me paie le taxi, on m'adresse toutes sortes de paroles réconfortantes. Dans les rues, les regards sur notre couple sont admiratifs. Bien sûr, on ne sait pas ce que j'ai.

Lors d'une confession, je dis à un prêtre que je suis mariée depuis peu. Il s'étonne avec joie de la bonté d'un tel mari. Même si je finis par lui révéler le caractère éphémère de la situation, il s'émerveille tout de même de l'attention bienveillante avec laquelle Keven s'occupe de moi. À notre mariage, j'avais réalisé que nous étions appelés à devenir des témoins de l'Amour. C'est bien ce que nous incarnions à ce moment.

Il faut dire que Medjugorje est un haut lieu de prière. On le sent d'autant plus au Festival des jeunes, où environ 50 000 personnes de tous les pays sont réunies pour prier.

Durant la messe inaugurale du festival, à peine le chant d'entrée est-il commencé que Keven et moi pleurons comme des veaux. Ma situation de handicap se transforme en réceptacle de l'amour de mon mari. Un amour qui ne dépend pas de mes superpouvoirs. Il est simplement gratuit, tout porté vers ma vulnérabilité.

À cet instant, je pleure l'amour de Keven, instrument de l'amour de Dieu.

Laisse-toi faire

Oui, même en voyage de nocces, fraîchement mariés, nous nous sommes disputés. Contrairement à moi, Keven

Dans mon fauteuil roulant, je ne passe pas inaperçue. On vient à moi avec des linges prétendument miraculeux, on me paie le taxi. Dans les rues, les regards sur notre couple sont admiratifs.

voulait quitter les lieux plus tôt dans la soirée, car à Medjugorje, pour vous donner une idée, on enchaîne les prières du matin au soir. Bref, moi, j'aimais les foules et les longueurs qui n'en finissent plus... mais pas lui.

«Laisse-toi faire.» Cette injonction m'est venue durant la prière à la suite de notre chicane de la veille. Être clouée à mon fauteuil roulant a certainement eu ceci de bon : je devais m'en remettre entièrement dans les bras d'un autre. Me laisser conduire... dans mon fauteuil certes, mais plus profondément par Dieu mon Père. Ne pas avoir le contrôle de mes mouvements a donné une claque à mon orgueil et m'a engagée dans un profond dépouillement intérieur.

Le soir venu, j'étais maintenant prête à abdiquer ma volonté propre. J'ai proposé à Keven de partir plus tôt. Voyant mon désir d'écouter le sien, il voulut faire le mien.

Nous sommes ainsi restés toute la soirée... et même après. La messe s'est terminée par une immense louange qui s'est prolongée dans les rues par de la musique improvisée et des danses. C'était comme une fête de la Saint-Jean sans alcool et sans policiers. Une ivresse de l'Esprit Saint, comme on dit. Le sens du sacrifice réciproque avait donné ses fruits.

J'aurais tant d'autres choses à dire. Je pense à André, un homme âgé de 67 ans que j'ai vu durant cette soirée, pleurant pour toutes les années où il s'était forcé à avaler son *motton* de malêtre. Après cet épisode, il n'était simplement plus le même. Puis Shannon, une Texane protestante qui, sortie d'une profonde noirceur, découvrit la joie et la lumière.

C'est dire que la force de la prière, on l'a vue s'exercer à Medjugorje.

Mon épreuve était bien peu grande si on la compare à tout ce que nous avons vu s'accomplir là-bas. Mais mes paralysies temporaires m'auront fait voir que ma plus grande paralysie était de ne pas me laisser aimer. ■

Sarah-Christine Bourihane détient un baccalauréat en philosophie et en théologie ainsi qu'un certificat en journalisme. Journaliste indépendante depuis 2013 pour divers médias catholiques, elle rédige dans *Le Verbe* des chroniques variées, tout en étant membre du conseil de rédaction. Profondément touchée par les histoires «sacrées» de chacun, elle tente d'en rapporter la poésie et la grâce, tant à travers les mots que les images de la réalisation documentaire.



Besoin de
vous ressourcer ?

ARMÉNIE

« BERCEAU DU CHRISTIANISME »

DU 1^{ER} AU 12 MAI 2017

COMPOSTELLE

« MARCHER AVEC SON DIEU »

DU 7 AU 29 MAI 2017

FRANCE : PROVENCE ET CÔTE D'AZUR

« LA ROUTE DES MONASTÈRES »

DU 15 AU 25 JUIN 2017

IRLANDE

« HÉRITAGE CHRÉTIEN
AU PAYS DE SAINT PATRICK »

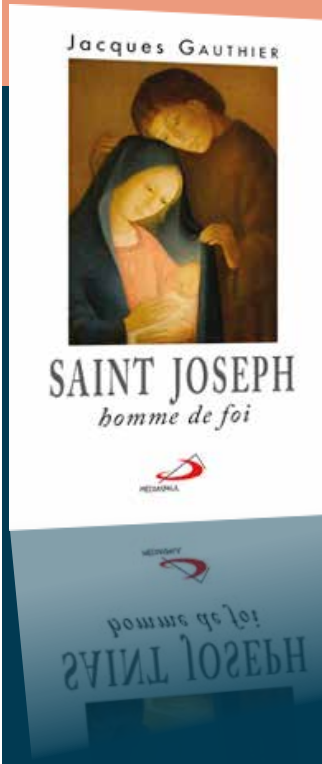
DU 12 AU 22 JUIN 2017

CONTACTEZ-NOUS • www.spiritours.com
1-844-485-7965 (sans frais) • info@spiritours.com

TITULAIRE D'UN PERMIS DU QUÉBEC

Jacques Gauthier

Saint Joseph, homme de foi



Que sait-on vraiment de cet homme discret, charpentier de Nazareth, que l'évangéliste Matthieu appelle « un homme juste ». (Mt 1,19)? N'est-il pas le grand inconnu, à l'ombre de Jésus et de Marie? Et pourtant, son rôle est très grand dans le projet de Dieu. Ce petit livre esquisse un portrait de l'époux de Marie à partir des évangiles et il aborde aussi son culte à travers l'histoire.

Médiaspaul
95 pages
13,95 \$



Aide à
l'Église en Détresse
CANADA

PRIER • INFORMER • AGIR

AUJOURD'HUI DANS LE MONDE

200 MILLIONS DE CHRÉTIENS PERSÉCUTÉS

À CAUSE DE LEUR FOI !



ACN © Carole AlFarah

Votre don change des vies : Tél. : 514 932-0552 • 1 800 585-6333 • acn-aed-ca.org



BROUILLER LES PISTES ?

Le genre et le style dans la mode

Parmi les réflexions de tous genres qui se bousculent constamment dans ma tête (vous savez, je suis parfois tellement enfoncée dans mes pensées que j'ai la fâcheuse tendance à manquer des marches dans les escaliers), il y en a une qui me taraude depuis un petit bout de temps. Ça ne vous frappe pas, vous, l'émergence du *look* androgyne ?



Un look androgyne, c'est ça: c'est une allure qui ne permet pas de déterminer si la personne est un homme ou une femme. C'est le dernier cri: les boutiques unisexes sont en pleine expansion. Le but: brouiller les pistes. Gars? Fille? On ne sait pas!

Le mot «androgyne» vient d'ailleurs du grec *andros* (homme) et *gynè* (femme). L'androgyne tient des deux, volontairement. On nous ressort volontiers les Prince et David Bowie, figures emblématiques du look androgyne.

La mode de l'extrême maigreur des mannequins – qui, d'ailleurs, est en train de reculer, Dieu merci! avec la montée en popularité des mannequins «taille plus» – est un symbole de ce fantasme de l'androgynie. Les corps de femmes extrêmement maigres ressemblent presque à des corps de jeunes hommes prépubères. Est-ce voulu?

C'est la mode, et c'est en croissance, je vous assure. Allez, hop! mesdames, pourquoi ne pas aller fouiller dans la garde-robe de votre chéri? Et le chéri inversement? (Les résultats sont à vos risques et périls. Je suggère un coup d'œil dans le miroir avant de franchir le pas de la porte pour aller travailler.)

Deux ou trois clarifications

Évidemment, ce n'est pas parce qu'on est un homme qu'on doit impérativement avoir les cheveux courts, s'habiller en veston et porter du bleu. Même chose pour les filles: nous savons bien que nous n'avons pas à nous habiller en robe et en jupe roses tous les jours. Si une femme veut porter des richelieus (je les aime bien, moi, mes richelieus!) ou bien une cravate, ça la regarde!

(Je suis sûre que vous comprendrez qu'une fille peut ne pas aimer les jupes... Ça été mon cas très longtemps. Des collants? Beurk!)

Puis, si un homme décide d'arborer fièrement une chemise rose et le *man bun* – cette petite toque de cheveux sur le dessus de la tête –, il est le bienvenu.

Autre exemple. J'ai un polo qui, en fait, est conçu pour un homme. Et personne n'a remarqué (ou bien personne n'ose rien dire, qui sait). C'est que les couleurs de la section masculine étaient plus belles que celles de la section féminine dans le magasin. D'autant plus que ça flatte l'égo de s'acheter un teeshirt de format extra petit et qu'il soit encore ample.

Convenons donc que, pour tous ces cas, ce n'est pas vraiment un problème. Il ne s'agit pas d'une démarche

volontaire dans le but de brouiller les pistes en ce qui concerne mon genre (du moins, ce n'était pas mon intention en achetant le morceau).

Une histoire de codes

Récemment, avec des amies, je consultais un gros bouquin d'histoire de la mode. Nous feuilletions à travers les époques et nous nous exclamions: «Wow!» ou «Misère!» Nous riions. Ce qui me frappait, c'était la mode masculine européenne du 17^e au 19^e siècle: des motifs, des broderies, de la dentelle, des chaussures à talon et à froufrous, des perruques, mettez-en!

Nous pouffions de rire à l'idée de voir un homme affublé de la sorte en 2017. Je ne pouvais pas imaginer mon frère accepter, même en blague, de revêtir une de ces vestes brodées d'or. Mais à l'époque, c'était typiquement masculin. Puis, c'était typiquement féminin de porter un faux cul, de se balader avec des gants, une ombrelle, une crinoline sous la jupe et, évidemment, la cage thoracique bien enserrée dans un corset étouffant. Si on en avait les moyens, cela dit.

Mon propos, c'est qu'à cette époque il y avait une différence visible entre les deux sexes. Des repères de société, de culture. Ces repères et ces «codes» ont changé selon les époques et les cultures. Mais ces éléments vestimentaires ont du sens chacun dans leur contexte. Ce qui se passe aujourd'hui, c'est bien différent. On ne revisite pas les codes pour les changer... ce n'est pas assez. Il faut faire sauter ces codes!

Vers un affranchissement?

Le fantasme de l'androgynie dans le monde de la mode veut brouiller les différences sexuelles. On enlève les étiquettes! On se débarrasse de ce qui «nous situe». C'est postmoderne à souhait. Un peu comme si tout ce qui nous détermine à l'avance nous étouffe nécessairement. Comme si toute définition devait être si souple qu'une chose et son contraire puissent être vrais d'un jour à l'autre. Comme si être une femme féminine, c'était être une femme soumise, non libre. Et être un homme masculin, ce serait être vendu à des dictats sociétaux archicontraignants.

Une minute! Pourquoi, tout à coup, est-ce devenu suffocant d'être comme on est?

Pourquoi est-ce que je lis, de plus en plus, que c'est *in* de m'habiller de telle sorte qu'on ne soit pas capable de voir si je suis un homme ou une femme? Détrompons-nous

tout de suite : nous ne deviendrons pas plus libres en enfilant un morceau de vêtement en guise de contestation. De la même manière que nous ne sommes pas nécessairement plus libres en tant que personnes quand nous nous baladons toutes nues dans les vestiaires des femmes à la piscine, affranchies de nos vêtements ! (En passant, s'il vous plaît, mesdames, *arrêtez de faire ça !*)

En tout cas, je ne pense pas que ce soit l'essence de la liberté.

Une question de liberté

L'Église nous enseigne que «la liberté est en l'homme une force de croissance et de maturation dans la vérité et la bonté» et qu'elle «[...] atteint sa perfection quand elle est ordonnée à Dieu, notre béatitude» (*Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1731).

Bon. Croissance dans la vérité et la bonté, le tout de façon ordonnée à notre Créateur... Il me semble que ce n'est pas par l'entremise d'une mode ambiguë qu'on atteindra ce but. Un but sublime, soit dit en passant.

Où avez-vous lu une telle définition de la liberté ?

Même les révolutionnaires les plus exaltés de l'histoire n'en ont pas composé de telle. Ce n'est pas l'industrie de la mode qui va changer ça... en tout cas, pas en profondeur. Ce qui est beau, c'est que nous sommes tous, au fond, préoccupés par notre identité, notre liberté, et nous avons une volonté d'autoréalisation très forte. Le sens de notre liberté est indéracinable en nous. Les arts – comme la mode – en sont souvent l'expression.

Reste à voir le message que nous lançons avec notre expression de nous-mêmes. ■

Pour aller plus loin :

Le pape François et la théorie du genre : www.lefigaro.fr/vox/societe/2016/10/04/31003-20161004ARTFIG00246-francois-et-la-theorie-du-genre-surprise-le-pape-est-catholique.php (page consultée le 29 octobre 2016)

« Liberté » selon le *Catéchisme de l'Église catholique* : www.vatican.va/archive/FRA0013/_P5H.HTM

Estelle Cloutier : Passionnée tant par les arts que par les enjeux sociaux, Estelle étudie aux cycles supérieurs et compte bien obtenir son diplôme avant la prochaine année bissextile.



« PAR LUI, TOUT FUT CRÉÉ »



Cette icône saisissante du peintre orthodoxe Adamantia Karatza m'a rappelé combien l'iconographie est un art de la Parole... Elle s'adresse à nous par les contours et les couleurs, nous faisant entrer dans le mystère de Dieu et de son agir envers l'Homme.

Christ Créateur

Nous sommes au commencement du monde, la lumière est encore voilée, et l'homme et la femme se confondent toujours avec l'humus: ils ne semblent pas encore complètement tirés de la terre. Mais le Christ est là non pas comme un personnage secondaire, mais tel le Soleil au centre d'un dessin. Il attire le premier regard, et le mouvement de son corps intrigue. À la fois debout et couché, il est entièrement penché, impliqué dans la création de l'Humain en une seule chair: «Dieu dit: "Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance"» (Gn 1,26).

Dans ma petite logique à moi, on ne représente pas le Christ Jésus aux côtés d'Adam et d'Ève au moment de la création. Il me semble plus juste de le voir avec eux sur les nombreuses et traditionnelles icônes de la Résurrection où, vainqueur, toujours au centre, il les récupère du séjour des morts... Mais n'est-il pas Dieu né de Dieu, le Verbe fait chair? «Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. L'univers n'a existé que par lui, et rien n'a existé sans lui» (Jn 1,1.3).

Puisque Dieu crée par sa parole, il est tout à fait logique de retrouver ici le Logos penché comme un artiste sur son œuvre.

Tenant en main la côte d'Adam qu'il a endormi, il lui modèle la compagne désirée: «L'homme donna des noms à tous les bestiaux, aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes sauvages, mais, pour un homme, il ne trouva pas l'aide

qui lui fût assortie» (Gn 2,20). Christ bénit de sa main droite, car tout cela est très bon, et son regard d'Homme-Dieu pénètre le premier regard de la femme sur ce monde.

Surprise de voir Ève éveillée et attentive à l'acte de Dieu qui la crée, je me suis rappelé la parole de Jean-Paul II au sujet de «la mission particulière qui revient à la femme»: «Être témoin des valeurs essentielles qui ne peuvent se percevoir qu'avec les yeux du cœur.» Et il ajoutait: «À vous, les femmes, il revient d'être sentinelles de l'Invisible!»

Christ Sauveur

J'aime voir dans ce tendre regard échangé entre Ève et son Seigneur comme une anticipation du regard de foi que posera la nouvelle Ève sur l'acte du salut à la Croix. Elle aussi toute pure à sa conception, elle est la véritable

épouse du Nouvel Adam qui s'est laissé ouvrir le côté pour recréer l'humanité. Marie restera debout, tout éveillée en sa foi, en ce moment redoutable où le Verbe, en silence, traversera la mort pour lui enlever tout pouvoir.

C'est le sens du manteau noir que revêt le Christ: absence de couleur que sont les ténèbres de la mort dont il se laissera envelopper. Comme le charbon qui se consume pour produire l'énergie, le noir renferme aussi déjà l'idée de la résurrection.

Sur son bras, l'étole typique des dignitaires d'une autre époque symbolise sa puissance, son autorité. Puissance

d'amour manifesté par le rouge de sa tunique: amour de Dieu qu'il révèle, de son sang versé en sacrifice et de sa dignité de Roi. Rouge également pour l'Esprit Saint qui soulève son manteau, car il agit à travers lui.

«Alors, le Seigneur Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie, et l'homme devint un être vivant» (Gn 2,7). ■

*« À vous, les
femmes, il
revient d'être
sentinelles de
l'Invisible ! »*

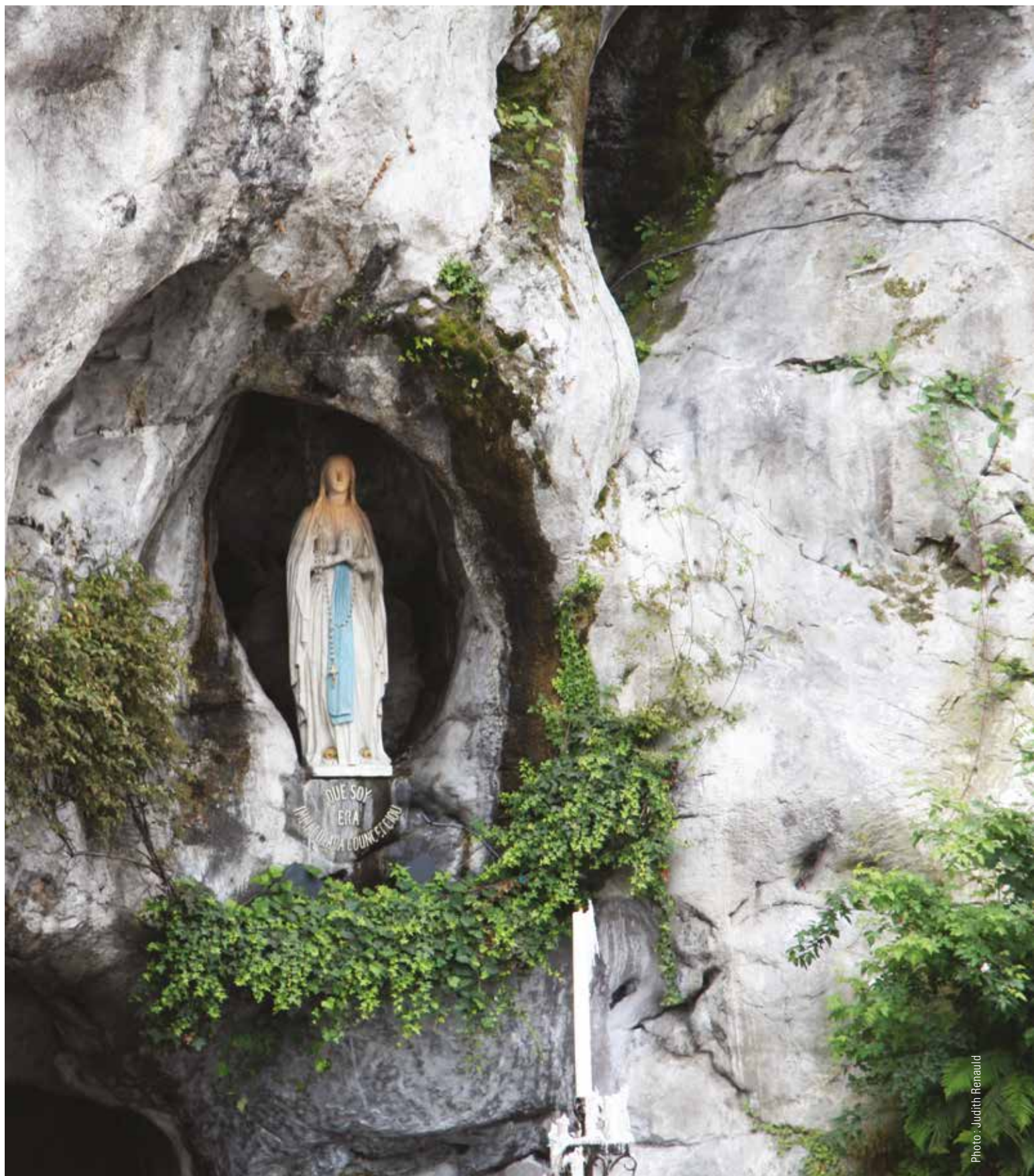


Photo: Judith Renaud

INCONCEVABLE CONCEPTION

Notre-Dame de Lourdes, France, 1858

Nous sommes au mois de mai 1989. Danila Castelli, épouse et mère de famille, souffrant depuis plusieurs années de crises hypertensives spontanées graves, se rend en pèlerinage à Lourdes. Les multiples interventions chirurgicales qu'elle a subies sont demeurées sans effet. Notre-Dame de Lourdes semble être son dernier espoir.

Danila se rend comme des millions de malades avant elle aux piscines du sanctuaire, où elle est baignée. Lorsqu'elle en ressort, elle ressent un extraordinaire bien-être. Elle déclare immédiatement sa guérison subite au Bureau des constatations médicales de Lourdes.

Après cinq réunions d'experts croyants et non croyants (en 1989, 1992, 1994, 1997 et 2010), un vote formel et unanime déclare: «Madame Castelli est guérie, de manière complète et durable, depuis son pèlerinage à Lourdes en 1989, il y a 21 ans, du syndrome dont elle souffrait, et cela sans relations aux interventions et aux traitements.»

Croyez les œuvres

Le Comité médical international de Lourdes, dans sa séance du 19 novembre 2011 à Paris, a certifié «que le mode de sa guérison reste inexpliqué dans l'état actuel des connaissances scientifiques».

Le 20 juin 2013, M^{gr} Giovanni Giudici, évêque du diocèse d'origine de la dame, en Italie, a déclaré le caractère «prodigieux et miraculeux» et la valeur de «signe» de sa guérison. Danila Castelli est ainsi devenue la 69^e miraculée de Lourdes officiellement reconnue au terme de procédures complexes qui n'ont d'équivalent nulle part ailleurs dans le monde.

Lourdes, lieu de guérisons miraculeuses. Lourdes, lieu de conversions spirituelles. Lourdes, lieu d'apparitions de la Vierge Marie. Qu'a-t-il bien pu se passer dans ce pauvre village du sud-ouest de la France pour que des millions de visiteurs s'y rendent encore chaque année?

Même les plus réticents, comme le docteur Alexis Carrel, Prix Nobel de médecine, ont été forcés de reconnaître les œuvres extraordinaires qui se passent à Lourdes. «Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, dit Jésus,

continuez à ne pas me croire. Mais si je les fais, même si vous ne me croyez pas, croyez les œuvres» (Jn 10,37-38).

Heureux les pauvres de cœur

Mais toute cette histoire, extraordinairement bien documentée, commence par une très pauvre jeune fille née en 1844 et nommée Bernadette. Elle est l'aînée d'une famille qui sombre dans la misère matérielle et qui est durement éprouvée par plusieurs décès d'enfants en bas âge. Ils sont si pauvres qu'ils louent pour demeure «le cachot», c'est-à-dire l'ancienne prison du village, désaffectée pour cause d'insalubrité.

Son père François est même injustement accusé d'un vol de farine pendant une famine pour ce seul motif inscrit dans les actes du procès: «Son état de misère me fait penser qu'il est coupable de ce vol.» Bernadette est atteinte d'asthme aigu et ne va ni à l'école ni même au catéchisme. Du coup, elle n'a pas encore fait sa première communion, même si sa famille est pourtant profondément chrétienne et priante.

C'est donc dans ce terreau très humble que s'enracinera une visite extraordinaire. Saint Augustin affirmait: «Si vous me demandez quelle est la chose essentielle dans la religion et la discipline de Jésus Christ, je répondrai: d'abord l'humilité, ensuite l'humilité, enfin l'humilité.» Merveilleux écho à la béatitude proclamée par le Christ: «Heureux les pauvres de cœur!»

Comme un coup de vent

Le jeudi 11 février 1858, Bernadette et ses sœurs Marie et Jeanne partent au matin pour ramasser du bois dans

l'espoir de le vendre et ainsi de procurer un peu de pain à leur famille. Leur marche les mène aux environs de la petite grotte de Massabielle près de la rivière.

Alors que Jeanne et Marie traversent la rivière pour aller chercher du bois, Bernadette n'ose les suivre à cause de son asthme. Elle les attend face à la grotte.

Soudain, elle entend par deux fois un bruit qu'elle décrit «comme un coup de vent», comme à la Pentecôte, d'ailleurs (Ac 2,1-2). Pourtant, il n'y a aucun vent ce jour-là. Étonnée, elle se retourne pour vérifier et observe: «Les peupliers ne remuaient pas. Je continuai à me déchausser et j'entends la même rumeur. Je levai la tête en regardant la grotte. La niche du rocher, située à trois mètres environ de hauteur, est envahie d'une lumière, et dans cette lumière, *aqueró*», c'est-à-dire «cela» dans son patois. *Aqueró* est une présence pénétrante et ineffable d'une silhouette de femme.

Bernadette la décrit ainsi: «Une dame habillée de blanc; elle avait une robe blanche, un voile blanc, une ceinture bleue et une rose jaune sur chaque pied. Je me frottai les yeux, je croyais me tromper. Je mis la main à la poche et trouvai mon chapelet.» Bernadette comprend intuitivement qui est cette dame; elle fait avec la Vierge son signe de croix. Aucun échange de paroles. Cette première apparition est priante et silencieuse.

Quand sa mère apprend ce que Bernadette prétend avoir vu, elle la frappe à coups de bâton et lui interdit de retourner à la grotte. Mais le dimanche 14 février, Bernadette brule si fort du désir d'y retourner qu'elle supplie sa mère, qui finit par lui donner sa permission.

À peine arrivée, elle s'exclame: «Elle est là!» Puis, elle s'approche et

jette de l'eau bénite sur la dame en disant: «Si vous venez de la part de Dieu, restez; sinon, allez-vous-en!» La dame se met alors à sourire. «Et plus je lui jetais de l'eau bénite, plus elle souriait», rapporte Bernadette. Son extase est si longue que ses sœurs doivent demander au meunier du village de la transporter dans ses bras, alors qu'elle est toujours en extase, afin qu'elles puissent revenir à l'heure pour la prière du soir.

La quinzaine des apparitions

Quatre jours plus tard, le 18 février, une femme du village, M^{me} Milhet, veut emmener Bernadette de nouveau à la grotte et obtient de peine et de misère l'autorisation de sa mère. Ce jour-là, la Vierge parle... et trois fois plutôt qu'une. M^{me} Milhet a heureusement apporté une écritoire pour tout noter.

Alors que Bernadette demande à la dame de lui révéler son nom, elle lui répond: «Ce n'est pas nécessaire.» Puis, à son tour, elle lui fait une demande: «Voulez-vous avoir la grâce de venir ici pendant quinze jours?» Enfin, elle confie une parole prophétique: «Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre.»

Commence alors la quinzaine des apparitions... et des persécutions!

La dame lui apparaît tous les jours du jeudi 18 février au jeudi 4 mars, sauf le lundi 22 et le vendredi 26. Le 22, en effet, ses parents lui ont interdit de se rendre à la grotte, et la Vierge, à l'évidence, a respecté leur autorité. Pendant tout ce temps, elle est longuement interrogée, intimidée et menacée par une pléthore de sceptiques: la maréchaussée, le commissaire de police, sa famille, le juge Ribes, le procureur impérial Dutour et même son curé l'abbé Peyramale.



Pénitence !

Le 25 février, plus de 350 personnes sont présentes aux apparitions vues par Bernadette seulement. C'est le jour central de toutes les apparitions. Le visage de Bernadette change. La dame vient de lui donner trois nouveaux messages: «Pénitence! Pénitence! Pénitence!»; «Vous priez Dieu pour les pécheurs»; «Allez baiser la terre en pénitence pour la conversion des pécheurs.»

Bernadette s'avance alors sur les genoux en baisant la terre jusqu'au centre de la grotte, où la Dame l'a précédée. «Allez boire à la fontaine et vous y laver», lui dit celle-ci.

Bernadette gratte avec ses doigts le sable amoncelé. De la roche profonde,

une source a trouvé son chemin jusqu'à la main de Bernadette. L'enfant absorbe avec une visible répugnance la première gorgée de cette eau, boueuse encore, et s'en mouille le visage. Comme Jean-Baptiste prêchait la conversion au début de l'Évangile avant le baptême du Christ, l'exhortation de la Vierge à la pénitence est liée à la source qui guérit et donne une vie nouvelle.

La source deviendra bientôt une fontaine intarissable, instrument divin de nombreuses et stupéfiantes guérisons. Elle est une image du cœur du Christ, duquel jaillissent des fleuves d'eaux vives pour nous donner la vie éternelle (cf. Jn 7,38).

Dès le lendemain, la source commence à guérir ceux qui, avec foi,

s'y abreuvent et pratiquent la pénitence. Quelques jours plus tard, Bernadette reçoit la mission d'aller livrer son message à son curé: «Allez dire aux prêtres de faire bâtir une chapelle et qu'on y vienne en procession.» Ce dernier la reçoit avec une colère foudroyante. Il ne la laisse même pas terminer son message.

Le 4 mars, dernier jour de la quinzaine, plus de 8000 personnes sont présentes. Déception: rien, ni miracle, ni même un message. L'apparition n'a toujours pas dit son nom, même si tout le monde le devinait déjà.

Immaculada Councepciou

Voilà que le 25 mars, fête de l'Annonciation, Bernadette est attirée de nouveau à la grotte. Elle veut toujours demander son nom à la dame, puisque son curé l'a exigé d'elle comme signe de crédibilité: «Si elle dit son nom, on lui fera sa chapelle, et elle ne sera pas toute petite, elle sera toute grande.»

Quand elle lui apparaît, Bernadette lui redemande: «Mademoiselle, voulez-vous

avoir la bonté de me dire qui vous êtes, s'il vous plaît?» L'apparition sourit, mais ne répond pas. Bernadette répète sa question. Toujours pas de réponse. Elle répète encore à la manière de la veuve inique et, cette fois, la Vierge lui répond: «*Que soy era Immaculada Councepciou*», c'est-à-dire: «Je suis l'Immaculée Conception.»

Bernadette n'y comprend rien, elle n'a jamais entendu ces mots. Elle court tout de même répéter ce nom énigmatique à son curé, qui lui réplique du tac au tac: «Petite orgueilleuse, tu es l'Immaculée Conception?»

DES RAISONS D'ESPÉRER

Les miracles et la foi

Les miracles ne sont pas un accessoire de la foi chrétienne dont on pourrait se passer, que l'on pourrait négliger ou, pire encore, ridiculiser. Loin d'être la béquille des ignorants, ils sont, tout au contraire, l'assise rationnelle d'une foi crédible et certaine. Ce sont les esprits les plus scientifiques qui s'intéressent le plus aux miracles, ceux pour qui le fidéisme est une insulte à notre intelligence humaine.

«Les miracles que Dieu réalise par l'intercession des saints sont destinés à soutenir la foi, qui est nécessaire pour avoir accès à la vie éternelle. Le motif de la foi n'est pas le fait que les vérités révélées apparaissent comme vraies et intelligibles à la lumière de notre raison naturelle. Nous croyons à cause de l'autorité de Dieu même qui révèle, et qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. Néanmoins, pour que l'hommage de notre foi soit conforme à la raison, Dieu a voulu accompagner les grâces intérieures du Saint-Esprit de preuves extérieures de sa Révélation.

«C'est ainsi que les miracles du Christ et des saints, les prophéties, la propagation et la sainteté de l'Église, sa fécondité et sa stabilité sont des signes certains de la Révélation, adaptés à l'intelligence de tous: ils constituent des motifs de crédibilité et démontrent que l'assentiment de la foi n'est nullement un mouvement aveugle de l'esprit» (*Catéchisme de l'Église catholique*, n° 156).

L'esprit rigoureux ne peut nier l'existence des miracles à priori, mais il doit au contraire tirer les conclusions qui s'imposent quand il les reconnaît. À ce sujet, le docteur Olivieri, président du Bureau médical de Lourdes de 1959 à 1971, écrivait: «Je sais bien que, dans certains milieux, la pensée même du miracle paraît démodée et impensable. Aussi, lorsqu'on parle devant ces personnes de guérisons miraculeuses, elles ont toujours une réponse toute prête: ces faits, disent-elles, ou bien n'ont pas été étudiés, ou bien s'expliquent par

toutes sortes de causes naturelles... ou bien seront explicables plus tard...

«Finalement, ce qui est commun à toutes ces explications, c'est cette raison fondamentale à priori que le miracle, cela n'existe pas. À cela, je puis répondre: le miracle, cela existe. Comme le reconnaissait le grand Alexis Carrel, les guérisons de Lourdes sont un fait contre lequel aucune affirmation ne peut tenir.»

Ces 18 apparitions de l'Immaculée à Bernadette et ces 69 miracles flamboyants officiellement reconnus sont pour nous une preuve supplémentaire que Dieu n'est pas indifférent au sort des hommes. «Soyez prêts à tout moment à présenter une défense devant quiconque vous demande de rendre raison de l'espérance qui est en vous» (1 P 3,15). (S.-P. L.)



Bernadette, confuse, précise : « La dame a dit : “Je suis l’Immaculée Conception.” »

Cette réponse bouleverse le curé Peyramale : le dogme de l’Immaculée Conception a été défini à Rome quatre ans auparavant, et l’abbé saisit bien que Bernadette, illettrée, n’en sait absolument rien. Et il est même le mieux placé pour le savoir !

Reste pourtant une objection : le sens de la phrase prononcée par la dame semble poser problème théologiquement. En effet, si la Vierge est bien immaculée dans sa conception, est-elle pour autant l’Immaculée Conception ? Perplexe à son tour, il dit à Bernadette : « Rentre chez toi, je te verrai un autre jour ! » Cela n’est pas sans rappeler ce que l’on répondit à Paul prêchant à Athènes (cf. Ac 17,32).

La dame apparaîtra une dernière fois à Bernadette le 16 juillet. Les autorités publiques ayant barricadé la grotte pour en interdire l’accès, Bernadette observe de loin, de l’autre côté de la rivière. « Je ne voyais ni les planches ni le Gave ; il me semblait que j’étais à la grotte, sans plus de distance que les autres fois. Je ne voyais que la Sainte Vierge. »

La dernière apparition est donc comme la première, priante et silencieuse.

Une vie sans tache

Depuis son commencement, l’Église a graduellement pris conscience que Marie, « comblée de grâce » par Dieu, avait été rachetée dès sa conception. C’est le sens du dogme de l’Immaculée Conception, proclamé par le pape Pie IX en 1854 : « La bienheureuse

Vierge Marie a été, au premier instant de sa conception, par une grâce et une faveur singulière du Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus Christ Sauveur du genre humain, préservée intacte de toute souillure du péché originel.»

Par cette vérité, le mystère de la Rédemption est mieux expliqué, puisque ce privilège manifeste plus clairement que le Rédempteur aide l'humanité à éviter le mal et non pas seulement à le réparer.

L'expression «Je suis l'Immaculée Conception», qui laissa perplexe le curé Peyramale, est fort intéressante. Par cette parole, la Vierge nous pousse à mieux comprendre toute la portée du dogme. Non seulement Marie a joui d'un processus de conception

miraculeux, sans trace du péché originel, mais plus encore, c'est toute sa vie qui fut sans péché.

Ainsi, Marie, dont la conception est immaculée, est aussi immaculée dans toute sa vie, sans jamais avoir eu besoin de conversion ou de purification. Le 8 décembre, l'Église ne célèbre pas seulement la conception de Marie dans le sein de sa mère Anne, mais avant tout Marie elle-même, qui fut toujours immaculée depuis le début et jusqu'à la fin. «Marie est l'Immaculée Conception» peut donc signifier qu'elle incarne et réalise cette grâce d'être absolument sans péché.

De même que «construction» peut signifier ou bien le processus ou bien le résultat final, de même «conception»



Photo : Alexandre Pelletier

AVEZ-VOUS VU CETTE ENFANT?

La vie de Bernadette

Le 28 juillet 1858, l'évêque publie une ordonnance instituant une commission d'enquête sur les apparitions.

Lors d'une première réunion au mois d'août, sept guérisons remarquables sont alors retenues comme inexplicables par la science.

Le 7 décembre 1860, l'évêque interroge Bernadette devant la commission d'enquête. Il est profondément impressionné par elle et s'exclame: «Avez-vous vu cette enfant?» Le 18 janvier 1862, il publie sa conclusion en spécifiant que c'est sa ferme conviction, sans toutefois engager le magistère de

l'Église: «L'Immaculée Mère de Dieu a réellement apparu à Bernadette.»

Quelques années plus tard, le 4 juillet 1866, Bernadette quitte Lourdes pour entrer en vie religieuse chez les Sœurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne à Nevers. Ce fut le seul voyage de sa vie. «Je suis venue ici pour me cacher», dira-t-elle.

Après avoir joui de nombreuses apparitions de la Vierge Marie, Bernadette aurait pu se prévaloir de ce privilège pour se mettre en avant. Au contraire, elle a donné un exemple de profonde humilité qui constitue une leçon

particulièrement importante pour notre époque. Sa vie sera très pénible, comme le lui avait prédit la Vierge. Parlant de ses atroces douleurs aux os, elle remarque: «C'est bien douloureux, mais c'est bien plus pénible... les peines intérieures.»

Bernadette meurt à 35 ans, le mercredi de Pâques 1879. Le pape Pie XI la béatifiera en 1925 et la canonisera en 1933, non en raison des apparitions dont elle a été le témoin, mais à cause de sa charité et de sa vie religieuse héroïque. (S.-P. L.)

peut signifier le processus de création de Marie ou l'œuvre parfaite de sainteté au terme de cette création. Marie est la Conception un peu comme son Fils est la Résurrection (Jn 11,25). Ce qu'ils ont reçu de Dieu est l'expression de leur identité et de leur mission. C'est son nom même, comme le dit le saint pape Jean-Paul II: «Quand Bernadette lui demanda son nom, elle ne répondit pas "Marie", mais: "Je suis l'Immaculée Conception."»

Ainsi, à Lourdes, la Vierge s'appela du nom que Dieu lui a donné de toute éternité; oui, de toute éternité, il la choisit avec ce nom et il la destina à être la Mère de son Fils, le Verbe éternel. Cette appellation, «Immaculée Conception», est finalement bien plus profonde et bien plus importante que celle dont se servaient ses parents ou les gens de sa connaissance et qu'elle entendit au moment de l'Annonciation: «Ave, Maria!»

Après le concile Vatican II, on croyait que la popularité de Lourdes diminuerait grandement, mais c'est le contraire qui arriva. Les visiteurs, même s'ils ne sont pas tous de fervents pèlerins, sont passés de un à six millions par année. De très nombreuses guérisons miraculeuses continuent à s'y produire, même si la très vaste majorité n'est pas officiellement reconnue.

Immaculés dans l'amour

Lourdes, Bernadette, les apparitions et les guérisons miraculeuses existent pour fortifier notre foi et notre espérance. Ils sont des preuves extérieures du message intérieur auquel ils renvoient. Ce message peut se résumer par les quatre mots «pauvreté», «prière», «pénitence» et «immaculé».

Par la pratique de la pauvreté, de la prière et de la pénitence, nous pou-

vons devenir, à l'exemple de Marie, immaculés. Car nous aussi avons été «choisis, dans le Christ, avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints, immaculés devant lui, dans l'amour» (Ép 1,4).

Notre-Dame de Lourdes, l'Immaculée Mère de Dieu, priez pour nous! ■

Jeune consacré avec les Missionnaires de l'Évangile, **Simon-Pierre Lessard** est un ami de Dieu et des hommes, un passionné de contemplation et de mission. Fêru de philosophie et de théologie, il aime entrer en dialogue avec tous les chercheurs de vérité. Membre du conseil de rédaction où il s'exprime sans retenue, il nous partage fréquemment sur papier et sur écran le fruit de sa contemplation. C'est sa manière de rendre raison de l'espérance qui est en lui!



AIME, DANSE ET FAIS CE QUE TU VEUX !

« Danser, pour ceux qui ne savent pas, c'est se mettre debout et faire n'importe quoi ; pour les professionnels, c'est avoir une discipline de 10 ans ou de 15 ans et faire des gestes très codifiés ; pour le véritable danseur, c'est se mettre debout et faire n'importe quoi, mais après avoir passé 20 ans d'ascèse... C'est retrouver l'innocence et la liberté, mais avec un travail préliminaire » (Maurice Béjart, chorégraphe).

Comme époux chrétiens, nous sommes parfois un peu comme des professionnels. Connaissant la grandeur de la sexualité, nous avons accepté l'ascèse, refusant de faire n'importe quoi de notre corps. Mais une fois mariés, nous ne savons pas toujours, dans notre intimité, retrouver la liberté et la spontanéité des amoureux. Or, l'Église nous invite à faire de chaque union sexuelle une fête, un renouvellement de nos vœux de mariage... une nouvelle nuit de noces !

Comment, comme époux, libérer notre sexualité ? Dans le but non pas de laisser aller nos instincts égoïstes, mais de faire que nos gestes, nos corps expriment plus spontanément notre amour. Les époux ne devraient pas craindre d'exprimer leur amour de mille manières, dans le respect et l'écoute, et en gardant en tête que l'union des époux doit être recherchée dans l'union sexuelle.

La préparation

La préparation de l'union sexuelle est vitale pour faire de celle-ci une expérience joyeuse, épanouissante. Or, la meilleure préparation à l'union des corps est « l'atmosphère générale de vie conjugale », rappelle le père capucin Xavier Knotz, expert en sexologie et spécialiste de la théologie du corps.

Plus les époux se sentent aimés au quotidien, plus l'union sera heureuse.

Et pourquoi ne pas planifier l'évènement, suggère la sexologue Thérèse Hargot ?

Une rencontre des époux prévue le soir se prépare, émotionnellement, dès le matin : un mot laissé sur le miroir, un café servi à la sortie du lit, un courriel tendre ou coquin

peuvent modifier complètement la journée de l'autre et disposer son cœur et son corps à ce moment spécial.

Une union soigneusement préparée, une fois ou l'autre, donne un sentiment de sublimité, d'importance et laisse un souvenir plus durable. Pourquoi ne pas créer une atmosphère avec des bougies, des vêtements choisis (par-dessus et en dessous !), un souper raffiné, un détour par le fleuriste, votre album préféré en trame de fond ?

Une ambiance d'anticipation qui nourrit l'imagination et le désir. L'attente, le sentiment de se manquer l'un l'autre sont aussi à savourer !

Prendre le temps

Selon le père Knotz, l'expérience des époux montre que seule une union *perçue* comme longue laisse un sentiment de mutuelle satisfaction, de compréhension et d'unité.

Prendre le temps de se déshabiller, de se regarder dans les yeux, de se serrer l'un contre l'autre, de s'embrasser, de se caresser laisse une marque émotionnelle plus profonde que le seul orgasme. Ces caresses sont particulièrement importantes pour la femme, pour préparer son esprit et son corps à accueillir son mari.

Mais ces caresses sont aussi profitables pour l'homme, qui ressent parfois une peur liée à la nécessité de contrôler son excitation afin de satisfaire sa femme. La crainte d'échouer peut être surmontée par les compliments et les attentions de celle-ci envers son époux.

Le corps tout entier est bon !

Maintenir l'excitation sexuelle durant l'union est la tâche des deux époux, bien que l'homme et la femme le fassent de manière différente. Comme deux danseurs, les époux apprennent tout au long de leur vie à connaître les signes et les réactions de l'autre, à trouver les gestes, les mots, les positions qui les aident à unir leur plaisir.

Toutefois, les époux ne doivent pas chercher à être parfaits. Malgré les meilleurs efforts, souvent le mari peut perdre le contrôle de son excitation, ou la femme atteindre son sommet trop tôt et ne plus pouvoir répondre aux caresses. L'apprentissage de la danse prend des années. À preuve, il n'est pas rare que des époux de longue date puissent être surpris par la réaction de leurs corps.

Certains gestes feront un grand bien à certains couples et déplairont à d'autres. L'important pour les époux est de garder une attention à l'autre, une attitude de respect et

d'écoute. Mais « toute tentative de limiter les époux dans l'expression de leur amour de même que l'exclusion arbitraire de certaines manières d'expérimenter le plaisir, met en garde le père Knotz, inhibent les époux et introduisent le doute, la méfiance et une anxiété morale au sein de leur vie sexuelle ».

Un art d'aimer pour époux

Beaucoup de couples ressentent des doutes par rapport à certaines caresses.

Si des couples se demandent s'ils peuvent caresser ou encore embrasser certaines parties intimes, il n'est pas rare de retrouver, à la source de ce questionnement, une conception erronée du corps, comme si certaines parties étaient « honteuses ». Cela vient du fait principalement que ces gestes sont associés à la pornographie, et dans ce contexte, en effet, ils apparaissent comme pervers et dépourvus d'amour. Cependant, le climat du lit conjugal ne devrait pas être celui d'un film obscène.

L'Église se contredirait si elle permettait d'embrasser certaines parties du corps et l'interdisait pour d'autres, soutiennent aussi bien Christopher West que le père Knotz.

Cela dit, chacun des époux doit se sentir à l'aise avec les caresses, et celles-ci doivent être faites dans le but de conduire à une union plus grande des cœurs et des corps.

Pour le père Knotz, les maris doivent être particulièrement sensibles aux besoins de leur épouse.

Le mari dévoué saura faire en sorte que ces unions, peut-être un peu plus rares, soient des expériences pleinement satisfaisantes pour son épouse, en commençant par créer une atmosphère de sécurité et en ne craignant pas de lui donner les caresses espérées. Comme le souligne Karol Wojtyła (saint Jean-Paul II) dans *Amour et responsabilité*, l'égoïsme de la part de l'homme peut conduire à la frigidité et à d'autres problèmes conjugaux plus graves.

Les caresses et les baisers ont pour but de susciter le maximum de plaisir, culminant dans ce moment magique où les époux se perdent l'un dans l'autre, leurs corps entrelacés. Aussi, tout ce qui vient avant ce moment bien spécial a pour but de préparer l'union des corps.

Toute idée de performance doit être exclue. À se concentrer trop sur l'orgasme, dit le psychologue Rollo May, les époux se privent de ce qu'ils désirent vraiment dans l'orgasme : pour la femme, l'abandon spontané de son corps et de son cœur entre les mains de l'homme ; pour l'homme, le

sentiment de combler ce désir de la femme, d'être conduit et encouragé par elle à se donner ainsi pour elle.

Préparer la suite

Comme le rappelle Christopher West, «l'union sexuelle la plus satisfaisante de toutes est celle dans laquelle mari et femme s'abandonnent totalement l'un à l'autre – et se reçoivent l'un l'autre – dans une révélation complètement nue et honnête de leurs personnes».

Pour Wojtyła, «une éducation sexuelle est nécessaire, dont l'objectif essentiel serait d'inculquer aux époux la conviction : l'"autre" est plus important que moi». Le père Knotz milite également en faveur de cet art d'aimer qui doit inculquer aux époux non pas une attitude hédoniste, mais véritablement altruiste.

Une union joyeuse, tendre et intime influence par la suite la vie quotidienne des époux. Elle égaye la journée, donne de l'énergie pour le travail et les enfants... ce qui, au fil du temps, ne peut que préparer les cœurs pour la prochaine rencontre où les époux célébreront avec Dieu leur amour! ■

Pour aller plus loin :

Ksawery (Xavier) Knotz est prêtre capucin polonais, expert en sexologie et spécialiste de la théologie du corps de Jean-Paul II. Il est l'auteur de *Seks jakiego nie znacie* (*Le sexe comme Dieu l'a voulu*), 2009.

Thérèse Hargot est une sexologue réputée en France qui a déjà collaboré avec le Vatican (conférence *Humanum*). Elle est l'auteure de deux livres et d'un blogue « Chronique philosophiques d'une sexologue » (theresehargot.com).

Christopher West est conférencier et auteur. Celui à qui l'on doit d'avoir fait connaître la théologie du corps à des millions de catholiques est l'auteur entre autres de *Bonnes nouvelles sur le sexe et le mariage*, Éditions de l'Emmanuel, 2014.

Alex Deschênes est un jeune époux et père. Il rédige actuellement un doctorat en philosophie au sujet de la sexualité et de la personne. Délégué pour l'Institut de théologie du corps à Québec, il anime un camp d'été pour les jeunes, donne des conférences et tient un blogue : www.theologieducorps.com



L'ESPRIT SOUFFLE OÙ IL VEUT

L'art dans la Chine ancienne



Photo : Wudangshan (Wikimedia Commons).

Dans la Chine ancienne, les sages avaient fait de la recherche de l'harmonie entre les hommes et avec l'univers le principe essentiel de leur pensée et le but de leur vie. À partir de ce fond philosophique, «la pratique des arts» a logiquement été conçue comme «mise en œuvre concrète [...] de cette suprême mission d'harmonie que la sagesse chinoise assigne à l'honnête homme», à savoir : «dégager et retrouver l'unité des choses, mettre le monde en ordre, s'accorder au dynamisme de la création*».

Le rythme de la création

Cette recherche de communion avec l'univers par la pratique des arts n'avait pas qu'une incidence sur la vision du monde de l'artiste et sur le mouvement de son pinceau sur la soie, autrement dit sur son intelligence et sa technique ; elle devait ordonner tout l'homme intérieur, l'engager dans une recherche d'accomplissement de son humanité.

En Chine ancienne, «on écrit, on peint, on joue de la cithare pour perfectionner sa personnalité, pour s'accomplir moralement en accordant son humanité individuelle aux rythmes de la création universelle».

L'esthétique chinoise classique s'articulait d'ailleurs autour d'un concept capital : le *qi*. «*Qi* signifie littéralement “souffle”, “énergie” (étymologiquement, le caractère [chinois] désigne la vapeur du riz en train de cuire). Au sens large et profond, il désigne l'élan vital, le dynamisme interne de la création cosmique.

«La tâche suprême de l'artiste consiste à capter cette énergie dans le macrocosme et à l'injecter dans le microcosme de son œuvre. Dans la mesure où il réussit à animer sa peinture de ce souffle universel, son activité même reproduit celle du Créateur cosmique.»

La recherche du *qi*

«La peinture est donc littéralement une activité de création et non d'imitation.» Ici, il faut comprendre le mot «création» au sens le plus fort du terme.

Dans la mesure où l'artiste sera parvenu à communier à l'élan vital, à se laisser porter par l'énergie cosmique, il produira une œuvre qui sera elle-même chargée de ce souffle (le *qi*) et qui incarnera aussi bien la vérité et la puissance de la nature que la nature elle-même. «Si pareil résultat peut être atteint, c'est parce que le créateur de la peinture opère en union avec le Créateur universel : il exécute son œuvre selon les mêmes principes et les mêmes rythmes.»

Divinisation du cosmos et matérialisation du spirituel mises à part, il est intéressant de constater comment l'expérience spirituelle chinoise fait écho à l'expérience spirituelle de l'homme biblique ; comment, dans la recherche d'un certain «souffle», leurs quêtes spirituelles respectives se rejoignent ; comment la captation du *qi* ressemble à «l'acquisition du Saint-Esprit» ; comment l'activité de l'homme inspiré, chinois ou chrétien, est conçue comme participation à l'œuvre d'une puissance créatrice.

«Maitre, ton souffle impérissable animait-il à ce point Lao Zi et Ni Zan ?» ■

Note :

* Toutes les citations, dont une légèrement modifiée pour en faciliter la lecture, sont tirées de deux textes de Simon Leys :

Poésie et peinture. Aspects de l'esthétique chinoise classique et Éthique et esthétique. La leçon chinoise.

Alex La Salle travaille en pastorale au diocèse de Saint-Jean-Longueuil. Il a étudié en philosophie, en théologie et détient une maîtrise en études françaises. Son intérêt se porte actuellement sur les courants idéologiques contemporains, sur le renouveau missionnaire de la gouvernance pastorale et sur la littérature prophétique ancienne et moderne (d'Isaïe à Simon Leys en passant par l'Apocalypse de Jean et Georges Bernanos).



QUESTIONS BRULANTES

Ce livre (traduction et adaptation française de l'anglais) propose, sur le mode du dialogue respectueux avec les non-catholiques, un argumentaire de base susceptible de faire apparaître, aux yeux de ceux qui l'ignorent, la valeur de l'enseignement de l'Église sur divers sujets qui font polémique (place du religieux dans la cité, défense de la vie, rôle de la femme dans l'Église, etc.).

Selon Ivereigh et Trouiller, il importe que les catholiques évitent le réflexe de la fuite ou le piège de la réaction irritée quand on leur demande, sur un ton parfois peu amène, de justifier telle ou telle position de l'Église.

Ils y parviendront en passant outre la formulation parfois provocante de la question ou la manière méprisante de la poser, pour mieux se concentrer sur l'enjeu réel qui la sous-tend. Ils auront alors une superbe occasion, en s'aidant du livre, d'articuler au bénéfice de l'homme de bonne volonté une réponse accessible à tous et fidèle au Magistère.

Le but des auteurs est de faire du catholique mal préparé à présenter fidèlement et efficacement l'enseignement de l'Église une espèce en voie de disparition.

Austin Ivereigh (avec Nathalie Trouiller), *Comment répondre aux questions brûlantes sur l'Église sans refroidir l'ambiance*, Éditions de l'Emmanuel, 2016, 256 p.



SPIRITUALITÉ DE LA DEMEURE

Carmélite ayant vécu sa courte vie religieuse (cinq ans) au couvent de Dijon à l'orée du 20^e siècle, Élisabeth de la Trinité (1880-1906) a été canonisée par le pape François le 16 octobre 2016, près de 110 ans après sa mort. Elle est ainsi de nouveau offerte, telle une hostie lors de l'élévation, à la contemplation du peuple de Dieu.

Pour souligner ce solennel événement, les Éditions Artège ont eu la bonne idée de rééditer, sans mise à jour (ce que l'on peut regretter), la *Petite vie d'Élisabeth de la Trinité*, de Bernard Sesé, parue chez Desclée de Brouwer en 1993, puis en 2005.

Moins connue que Thérèse de Lisieux, dont elle sut tirer de précieux enseignements en lisant *Histoire d'une âme*, Élisabeth (dont le nom signifie «mon Dieu est plénitude») a développé ce que d'aucuns appellent une spiritualité de la demeure.

Plus que tout autre texte, sa prière à la Trinité écrite le 21 novembre 1904 nous permet d'y goûter et d'y entrer : «Ô mon Dieu, Trinité que j'adore, aidez-moi à m'oublier entièrement pour m'établir en vous, immobile et paisible, comme si déjà mon âme était dans l'éternité. [...] Pacifiez mon âme, faites-en votre ciel, votre demeure aimée et le lieu de votre repos...»

Bernard Sesé, *Élisabeth de la Trinité*, Artège (coll. Petite vie), 2016, 192 p.



GROSSES RÉNOVATIONS

Artège nous propose ici une traduction française (qui laisse à désirer) de *Divine Renovation*, paru en anglais chez Novalis en 2014. S'inscrivant dans la même veine que *Rebuilt. Histoire d'une paroisse reconstruite* (2015), ce livre est un outil précieux et doit être lu (idéalement en anglais) par quiconque s'inquiète de l'avenir de l'Église et cherche des voies de renouvellement pour la vie paroissiale.

Pour le père Mallon, la clé de ce renouvellement réside dans la redécouverte de la vocation missionnaire de l'Église. L'Église n'a pas tant une mission qu'elle est une mission, clame-t-il à la suite de Paul VI. Autrement dit, ce n'est pas tant l'Église du Christ qui a une mission, que la mission du Christ qui a une Église.

En témoin plus qu'en théoricien, le père Mallon prend soin de reconnaître les souffrances d'une Église percluse, de rejeter les fausses conceptions de la vie chrétienne, de déterminer les clés du renouveau, de revoir la pastorale des sacrements et de redéfinir le leadership ecclésial. Il appelle en somme à développer une vision et une stratégie missionnaires dans lesquelles, notons-le, le Parcours Alpha joue un rôle crucial.

P. James Mallon, *Manuel de survie pour les paroisses*, Artège, 2015, 314 p.

Alex La Salle
alex.lasalle@le-verbe.com

Qu'ils gribouillent ou qu'ils numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou le pinceau agile, ce sont les artisans qui ont tracé les couleurs de ce numéro du *Verbe*.



Jacynthe Bergeron (« Carnets », p. 53) est une artiste multidisciplinaire, une vraie. Musique, sculpture, peinture et...

tricot ! Après une formation en enseignement des arts, elle a transmis sa passion artistique à des centaines de jeunes dans les écoles de Québec. Elle vit aujourd'hui de son art, qu'elle expose tantôt sur son île (d'Orléans), tantôt dans les pubs de la Vieille Capitale.



En toute délicatesse, **Caroline Dostie** (« Nouvelle littéraire » p. 42) donne vie à ses paysages

intérieurs. Ses réalisations picturales interrogent la souffrance et l'espoir ainsi que la précarité de l'équilibre entre les deux. Son discours sur la fragilité de l'humain se traduit par des portraits anonymes et par des formes organiques. Elle souhaite établir par là une atmosphère propice à l'introspection.



Si **Judith Renauld** (« Présentation du dossier », p. 12) contribue sur-

tout au *Verbe* par ses talents en graphisme, la photographie est sa première flamme. Elle est présentement étudiante au baccalauréat en design graphique à l'Université Laval.



Photographe de presse et artiste en arts visuels, **Pascal Huot** (« Monu-

mental », p. 9) explore et travaille principalement la photographie, la peinture et le dessin. Il est titulaire d'un baccalauréat avec majeure en histoire de l'art et mineure en études cinématographiques et d'une maîtrise en ethnologie de l'Université Laval. Il a publié, comme auteur, *Ethnologue de terrain* aux Éditions Charlevoix.



Recrue étoile de 2017, **Léa Robitaille** (« Portrait », p. 28) se pas-

sionne pour la couture et les arts appliqués. Ses dettes magistrales témoignent de sa haute éducation et, par temps froid, elle s'éclaire à la chandelle pour économiser de l'électricité. Son amour du rétro l'amène à fouiller tout le registre artistique et musical du siècle dernier, et plus loin encore.

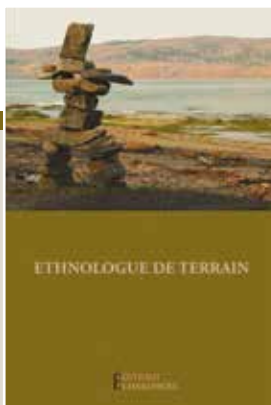


Loup-William Théberge (Page couverture, « Reportage », p. 14, « Prière »,

p. 26) est d'abord et avant tout un passionné de l'image. Étant incapable de rester assis sur un banc d'école, il quitte le milieu collégial et devient vidéaste. Accompagné de mentors extraordinaires, il a su développer sa signature artistique autant que son savoir technique. C'est avec passion et joie que ce jeune homme continue fièrement à développer son style.

Un livre de notre collaborateur
Pascal Huot.

À DÉCOUVRIR !



CALEPIN DE VOYAGE

L'Asie des mille contrastes

Anne-Laure Dollié
anne-laure.dollie@le-verbe.com

La splendeur de l'Asie du Nord a été loin de me laisser indifférente !

Par splendeur, j'entends non seulement la beauté des paysages, mais aussi l'accueil qui m'a été réservé. La différence culturelle est telle que je ne pensais pas me sentir à l'aise aussi rapidement.

Déjà, je suis arrivée en Mongolie, un pays que je rêvais de visiter depuis bien longtemps. J'ai été accueillie par deux Américaines qui ont su m'intégrer à leur groupe d'amis Mongols, ainsi que par le curé responsable de

la cathédrale d'Oulan-Bator, qui m'a fait participer à plusieurs événements de la petite paroisse locale.

L'Église catholique mongole est une des plus jeunes au monde. Les premiers missionnaires sont arrivés en 1992. Elle est donc encore en train de se construire, de trouver ses repères, et la famille s'agrandit petit à petit au fil des années.

La Mongolie est aussi un des pays les moins densément peuplés au monde. C'est pour cela qu'en se promenant à cheval dans les steppes il est plutôt rare de croiser des signes de vie humaine. À ma grande joie, d'ailleurs ! Car c'est pour les steppes sauvages que je rêvais de Mongolie.

Juste après cette bouffée d'air frais (trop frais ?), je pars pour la Corée du Sud.

Je découvre un des pays les plus connectés au monde, c'est-à-dire que,

là-bas, Internet et la haute technologie sont rois.

Ce sont les Pères des Missions Étrangères de Paris (MEP) qui m'ont accueillie à Séoul. J'ai pu ainsi faire connaissance avec cette communauté, que je ne connaissais que de nom. Et là, j'étais émerveillée de voir des prêtres venus de France il y a vingt, trente, cinquante ans. Pour eux, leur pays de mission attribué à leur diaconat est pour toute la vie.

La première mission de ces prêtres est d'apprendre le coréen. Car, croyez-moi, ce n'est pas si simple.

Recherche de vérité...

Comme je n'avais pas encore de destination après la Corée, j'ai suivi la suggestion d'un père MEP et je suis partie au Japon.

Du Japon, je ne connaissais que les sushis et les dessins animés. Or, c'est



Photo : Anne-Laure Dollié

bien plus! Une culture où la politesse est mise au centre de la relation, où les émotions ne se montrent pas, où les chrétiens sont minoritaires: la mission est difficile au Japon.

Les missionnaires du Chemin néo-catéchuménal en témoignent après de nombreuses années dans le pays: il est difficile de parler de Jésus au Japon. Étant donné qu'il est fastidieux d'entrer dans une relation interpersonnelle avec les Japonais, la foi chrétienne, qui prône la relation, trouve difficilement un terrain d'enracinement.

Le Japon a été pour moi un grand tournant dans mon tour du monde et dans ma vie spirituelle. Ma relation à Dieu se base désormais sur une recherche incessante de la vérité; chemin sinueux, mais d'une richesse incroyable.

Comme quoi la vie est pleine de surprises!

En septembre dernier avait lieu le lancement du drame musical *Carrousel XXI*. Ce conte contemporain, écrit et narré par l'abbé Denis Veilleux (dont les auditeurs de Radio Galilée, à Québec, reconnaîtront la voix), impressionne d'emblée par la qualité de sa réalisation.

Magistralement mis en musique par François Couture et interprété par plusieurs artistes de talent, cette histoire nous entraîne à la suite des enfants qui en sont les principaux protagonistes.

Notons, d'ailleurs, la participation du chœur de la Maîtrise des petits chanteurs de Québec, dirigé avec brio par Céline Binet.

Une œuvre à découvrir.

Denis Veilleux, François Couture, la Maîtrise des petits chanteurs de Québec, et al., *Carrousel XXI*, 2016, disques Boghei, conte musical.

radiogalilee.com/services

loue ses espaces) que j'ai franchi pour la première fois le seuil de l'établissement logé dans une ancienne église catholique convertie d'assez belle façon en cafétéria/salle de réception.

Devant y rencontrer le futur marié la veille du grand jour pour des raisons logistiques, j'ai eu la surprise de découvrir qu'en plus de la cafétéria un comptoir de service était ouvert, où une dame tout sourire vendait lesdits «Produits du terroir».

Un regard sur le menu m'a fait découvrir en salivant la variété des mets offerts en portions individuelles congelées: bœuf Stroganoff (5,99 \$), escalope de poulet cordon-bleu (5,99 \$), cannellonis farcis aux épinards (4,79 \$), croquette de veau au parmesan (5,65 \$), cigares au chou (4,55 \$), rôti de porc braisé (4,79 \$), et plus encore.

Je n'ai pas résisté à la tentation d'encourager l'établissement. Vous pourrez succomber de la même façon en allant visiter le site Internet du Chic Resto Pop (section «Repas congelés») et consulter le menu à votre aise. Vous verrez qu'il y a même un service de livraison à domicile pour les Montréalais!

On se demande souvent quoi faire avec les églises qu'on ferme. Voici en tout cas un exemple réussi de conversion, où le bâtiment est mis au service des périphéries sociales et où, du même coup, l'esprit du christianisme se perpétue.

Coordonnées:

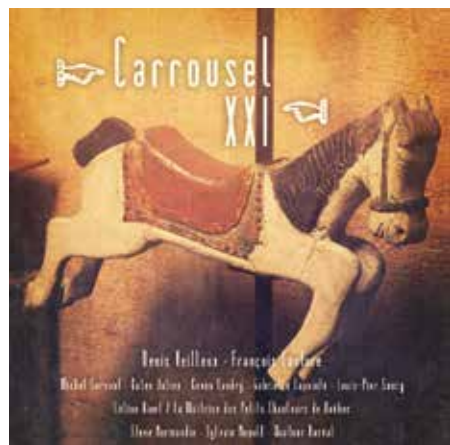
www.chicrestopop.com
1500, avenue d'Orléans
Montréal (Québec) H1W 3R1
514 521-4089
infos@chicrestopop.com

DANS VOS OREILLES

Conte musical et chaleur humaine

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

Alex La Salle
alex.lasalle@le-verbe.com



Le Chic Resto Pop est une entreprise d'insertion et d'économie sociale bien ancrée dans le paysage montréalais depuis le milieu des années 1980. À la cadence actuelle, on y sert 1300 personnes par jour, en plus d'offrir, depuis 1994, un service de fabrication et de distribution de repas congelés, «Les Produits du terroir», qui propose aujourd'hui une gamme d'environ 300 mets.

C'est à l'occasion du mariage d'un couple d'amis l'été dernier (le resto

DISTINCTION

Tour du chapeau

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

En octobre dernier, le travail de la publication *Le Verbe* a été une fois de plus souligné durant le congrès annuel de l'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO). L'équipe a réussi un tour du chapeau en remportant trois prix.

La soirée a superbement commencé par la remise du prix Marie-Guyart à M. Paul Bouchard, fondateur de l'organisme *L'Informateur catholique*, qui a publié les tabloïdes *Esprit-Vivant* et *L'Informateur catholique* ainsi que le magazine *Le NIC*, qui sont à l'origine de l'actuelle revue *Le Verbe*. Dans son discours de remerciement, monsieur Bouchard s'est empressé de partager son prix avec son épouse, Évelyne

Lauzier. Ce prix honore une personne qui a exercé une influence importante dans l'univers des médias catholiques québécois.

Dans la catégorie «Opinion», le jury a félicité la journaliste Sarah-Christine Bourihane pour son texte sur l'encyclique *Laudato si'* paru dans la revue de septembre-octobre 2015. Intitulé «Températures médiatiques», celui-ci a reçu une note quasi parfaite grâce à son «sujet traité intelligemment, rigoureusement argumenté, imagé, authentique!»

Ensuite, le journaliste Yves Casgrain a reçu les éloges pour son «reportage d'intérêt régional». «Le dealeur d'espérance», publié dans la revue de novembre 2015, a été qualifié de «portrait intéressant et touchant, sujet tout à fait d'actualité, traité d'une manière qui ouvre à l'espérance».

Finalement, la couverture du numéro sur les criminels repentis (avril 2016) a remporté un troisième prix dans

la catégorie «Page de couverture»: «Le jury a apprécié les différents éléments de composition, du choix de la photo aux polices de caractère.» Gabriel Lapointe s'est démarqué avec cette image «percutante et touchante» de Carl Fournier.

C'est donc avec grande fierté que nous saluons encore nos trois gagnants pour leur travail, et nous adressons nos félicitations à tous les finalistes!

Sur la photo, dans l'ordre habituel:

1^{re} rangée: Yves Casgrain (*Le Verbe*), Claudette Lambert (*Spiritualité et santé*), Sarah-Christine Bourihane (*Le Verbe*), Évelyne Lauzier (épouse de Paul Bouchard), Paul Bouchard.

2^e rangée: Jean-Claude Ravet (*Relations*), Gabriel Lapointe (*Le Verbe*), Mathieu Lavigne (*Aujourd'hui Credo*), Sébastien Doane (*Notre-Dame-du-Cap*).



Photo: gracieuseté AMéCO



UN MAGAZINE DANS VOS OREILLES

Tous les lundis

9 h Radio VM

17 h Radio Galilée

LeVerbe
voir • penser • croire



Québec
90,9

Beauce
102,5

Saguenay-Lac-Saint-Jean
106,7



Montréal
91,3

Victoriaville
89,3

Trois-Rivières
89,9

Sherbrooke
100,3

Rimouski
104,1

La vieillesse

Un amour qui dure dans le temps

La transmission de la foi:
d'une génération à l'autre

Un fructueux parrainage ados-ainés



Photo : Loup-William Thériège

Le Verbe

voir • penser • croire

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Alexandre Dutil, James Langlois, frère Simon-Pierre Lessard, Antoine Malenfant, François Miville-Deschênes et Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Gabrielle Bélanger, Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Laurier Côté, Jean Grégoire, Alexander King et Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE : Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF : Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT : James Langlois

RÉVISEUR : Robert Charbonneau

GRAPHISTE : Judith Renaud

MARKETING ET PUBLICITÉ : publicite@le-verbe.com

SECRÉTAIRE : Suzane Arsenault • info@le-verbe.com

ARCHIVISTE : Frédéric Gauthier

Le Verbe est produit par l'organisme de charité
L'Informateur catholique
(enregistrement : 13687 8220 RR 0001)



Le Verbe est membre de L'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO).

Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé chez Solisco et est distribué par Diffumag. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2368-9609 (imprimé)

ISSN 2368-9617 (en ligne)

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Nos listes d'adresses peuvent à l'occasion être communiquées à des organismes de bienfaisance ou de charité. Les personnes qui n'y consentiraient pas sont priées de nous en aviser.

LE VERBE

L'Informateur catholique

1073, boul. René-Lévesque Ouest

Québec (Québec) G1S 4R5

Tél. : 418 908-3438

info@le-verbe.com

www.le-verbe.com

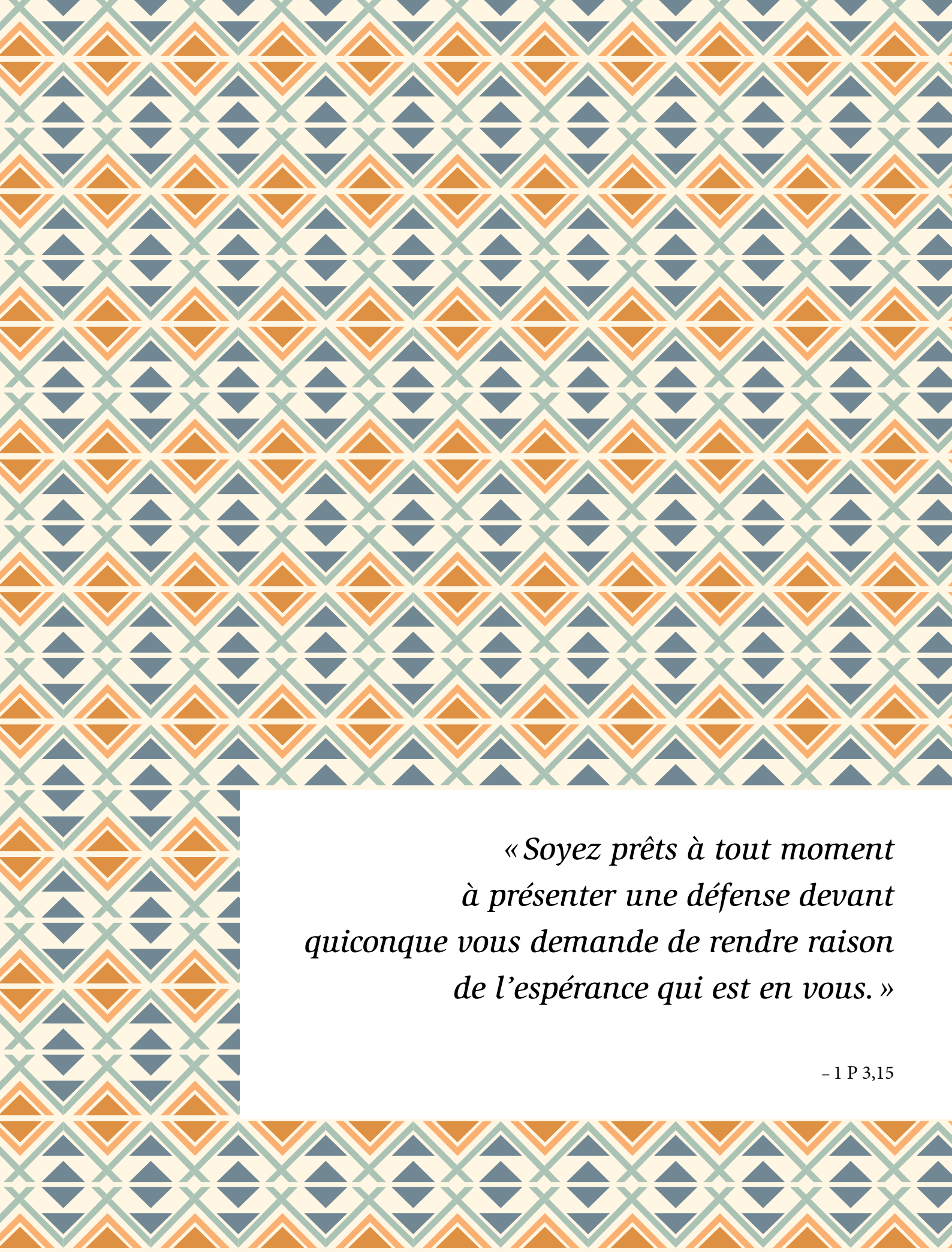
Les photos ou illustrations des pages 8, 48, 51, 57, 59, 70 et 84 sont tirées de la banque d'images Fotolia.



PAGE COUVERTURE

Christine Zachary Deom

(photo : Loup-William Thériège).



*« Soyez prêts à tout moment
à présenter une défense devant
quiconque vous demande de rendre raison
de l'espérance qui est en vous. »*



« Il étale une toison de neige,
il sème une poussière de givre.
Il jette à poignées des glaçons ;
devant ce froid, qui pourrait tenir ? »

— Ps 147

#QUESTIONPERTINENTE
#BONHIVER